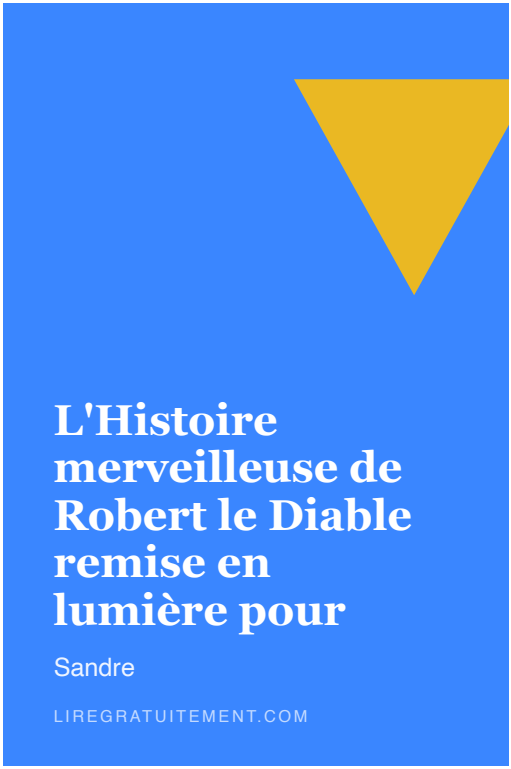


L'Histoire merveilleuse de Robert le Diable remise en lumière pour

édifier les petits et distraire les autres

Sandre

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

L'HISTOIRE MERVEILLEUSE

DE

ROBERT LE DIABLE

DU MÊME AUTEUR:

VERS:

Le Fer et la Flamme (1919. Librairie PERRIN.) _Fleurs du Désert_ (1921. A. MESSEIN.)

ESSAIS:

Apologie pour les Nouveaux-Riches (1921. A. MESSEIN.) _Le Purgatoire_, souvenirs d'Allemagne (1924. E. MALFÈRE.)

ROMANS:

Mienne (1923. E. MALFÈRE.) _Le Chèvrefeuille_ (1924. N. R. F.) _Mousseline_ (1924. E. MALFÈRE.) _Monsieur Jules_ (1925. ALBIN MICHEL.) _L'histoire merveilleuse de Robert le Diable_ (1925. E. MALFÈRE.)

TRADUCTIONS:

JEAN SECOND: _Le Livre des Baisers_ (1922. E. MALFÈRE.) JOACHIM DU BELLAY: _Les Amours de Faustine_ (1923. IBID.) MUSÉE: _La touchante aventure de Héro et Léandre_ (1924. IBID.) ATHÉNÉE: _Le chapitre treize_ (1924. IBID.) RUFIN: _Epigrammes_ (1922. A. MESSEIN.--1925. E. MALFÈRE.)

SULPICIA: _Tablettes d'une Amoureuse_ (1922. E. CHAMPION.) ZAÏDAN: _Al Abbassa_, roman (1912. FONTEMOING.) -- _Allah veuille!_ roman (1924. E. FLAMMARION.)

EN PRÉPARATION:

Le pays de tous les mirages, essai. _La vie ardente de Gabriel-Tristan Franconi._ _Vie de Socrate._ _Le roman de Daphnis et Chloé_, traduction. _Poésies complètes de_ MÉLÉAGRE. _L'Algérienne_, roman (E. MALFÈRE.) _L'Églantine_, roman (N. R. F.) _Samothrace_, roman (ALBIN MICHEL.)

* * * * *

Le prix Goncourt 1924 a été décerné à Thierry Sandre pour _Le Chèvrefeuille_, _Le Purgatoire_, et _Le Chapitre Treize_ d'Athénee.

BIBLIOTHÈQUE DU HÉRISSON

THIERRY SANDRE

L'Histoire Merveilleuse

de

Robert le Diable

REMISE EN LUMIÈRE POUR ÉDIFIER LES PETITS ET DISTRAIRE LES AUTRES

[Illustration]

AMIENS EDGAR MALFÈRE 1925

Dixième mille

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été tiré:

20 exemplaires sur Madagascar, numérotés de A à T. 50 exemplaires sur Hollande, numérotés de I à L. 130 exemplaires sur Lafuma pur fil, numérotés de 1 à 130. 50 exemplaires hors commerce sur Turner Azur.

Copyright 1925 by Edgar Malfère.

A l'incomparable Fagus

AVERTISSEMENT

Robert le Diable, personnage légendaire, eut une longue popularité dans les campagnes françaises. Mais la littérature, envahissant tout, a peu à peu détruit nos légendes, soit que par esprit démocratique elle les négligeât comme indignes d'un peuple éclairé, soit quelle s'en emparât pour en tirer d'ambitieuses moutures à l'usage d'une élite. Aujourd'hui, Robert le Diable n'est plus guère connu que par le souvenir d'un opéra de Meyerbeer (1831), dont le livret, œuvre de Scribe et de G. Delavigne, n'emprunte à la légende oubliée que le nom du héros.

La légende même de Robert le Diable nous est conservée, sous forme de roman en vers octosyllabiques, par deux manuscrits de la Bibliothèque Nationale,--l'un (Fr. 25.516) _de la fin du XIII^e^ siècle, l'autre_ (Fr. 24.405) _de la fin du XIV^e^ ou du commencement du XV^e^,--celui-ci plus abondant que celui-là pour le début et plus concis pour le reste_.

Deux éditions en ont été publiées:--_en 1837, par G.-S. Trébutien_ (Paris, Silvestre), _qui suivit le plus ancien manuscrit_;-

-_en 1903, par E. Löseth_ (Paris, Société des Anciens Textes Français) _qui donna le même texte, avec les variantes du second manuscrit, et put établir que l'auteur anonyme, probablement picard, vécut probablement dans la seconde moitié du XIIe siècle_.

Il existe aussi un Miracle de Notre-Dame de Robert le Diable, _qui est du XIVe siècle; qui a été publié à Rouen en 1836 par Frère et Leroux de Lincy; qui, adapté plus tard par Edouard Fournier sous le titre de_ Mystère de Robert le Diable, _fut joué sur la scène du Théâtre de la Gaîté; et qu'enfin publièrent Gaston Paris et Ulysse Robert dans le tome VI des_ Miracles de Notre-Dame (Paris, 1881, Société des Anciens Textes Français). _Sauf pour le dénouement, qui s'y fait par un mariage, ce mystère met en action le récit du roman dont nous venons de parler._

C'est en s'inspirant de ces différents textes,--en traduisant parfois de près le manuscrit le plus ancien du roman et parfois en l'adaptant à cause de certaines longueurs qui le surchargent,--mais toujours, malgré de légères libertés, avec le souci de maintenir le dessein des vieux poètes, qu'on a composé la présente Histoire merveilleuse de Robert le Diable.

CHAPITRE PREMIER

ROBERT LE DIABLE

Ecoutez-moi, grands et petits. Je veux vous conter une histoire merveilleuse à souhait. C'est une histoire de jadis et c'est l'histoire de Robert le Diable.

Jadis, voilà longtemps, fort longtemps, il y avait un duc de Normandie très riche, très valeureux, aimé de tous ses vassaux, et réputé pour sa bravoure et sa justice. Il eût été le plus heureux des hommes, s'il avait eu l'espoir qu'après sa mort son duché passât en de bonnes mains. Mais nul enfant ne lui était né qui réjouît sa vieillesse, et le duc se désolait de n'avoir pas d'héritier.

Plus encore que le duc, se lamentait la duchesse. Elle était fille de comte, et douce, et gentille, et pleine de toutes sortes de qualités. On l'aimait bien aussi. Elle accueillait les pauvres gens avec des paroles tendres; nul ne s'adressait à la duchesse sans obtenir d'elle réparation ou récompense. Et comme on connaissait quel était son chagrin de n'avoir pas d'enfant, chacun la plaignait et s'attristait de sa peine.

Vainement, pendant de longues années, le duc et la duchesse avaient prié Dieu de leur accorder un témoignage vivant de sa bienveillance. Ils avaient fait de grandes promesses, ils avaient fait de grandes prières: ils demeuraient sans enfant.

Souvent, la duchesse, pour pleurer, se retirait dans le château, tandis que le duc courait les bois à la poursuite de quelque cerf. A mesure que les années s'ajoutaient aux années, elle souffrait davantage. Elle songeait aux malheureuses femmes qui n'ont pas toujours à manger pour elles-mêmes et qui doivent néanmoins nourrir trois ou quatre petits, et elle songeait à elle, qui aurait pu élever si facilement tant d'enfants, et qui n'en avait pas un seul. Et elle se croyait haïe de Dieu, que ses prières ne touchaient pas.

Or, un jour après la Pentecôte, tout le pays apprit une nouvelle inespérée: c'est que la duchesse allait enfin être mère. Dans le duché, gens d'en haut et gens d'en bas en firent de belles fêtes.

Du premier au dernier, et depuis le duc jusqu'au plus humble vilain, tous se réjouirent, tant par affection pour la duchesse que par contentement personnel, à la pensée qu'un héritier digne de leur duc leur maintiendrait en paix et prospérité la campagne et les bourgs.

Hélas, je vous le dis tout de suite: ils ne se doutaient pas de ce qui les menaçait.

* * * * *

L'enfant naquit. C'était un fils. Le duc manda les évêques pour le baptême. L'enfant reçut le sel, l'huile et l'eau; on lui donna le nom de Robert, puis on le remit aux nourrices chargées de le nourrir. Il venait à peine de naître, il se montra tout aussitôt méchant et terrible.

Quel enfant, Seigneur, quel enfant! Nuit et jour, il pleure et crie sans raison. Quoi qu'on fasse, il ne s'apaise jamais. Que la nourrice, pour essayer de le calmer, lui offre le sein, il crie encore et la mord furieusement. Il ne laisse pas un instant de repos à ceux qui l'ont en garde. On ne sait ce qu'il veut, on ne sait comment le satisfaire, on n'ose pas s'approcher de lui, car ses cris en redoubleraient. Les nourrices surtout le craignent, car il les blesse toutes l'une après l'autre; tellement, qu'elles durent se résoudre à l'allaiter au moyen d'un cornet d'ivoire; mais, pour se venger d'elles, et ne pouvant plus les mordre, il les bourrait de coups de pied. Quel enfant, Seigneur, quel enfant! Et que promet pareille enfance? La duchesse et le duc se le demandaient avec inquiétude.

Joignez que Robert grandissait merveilleusement. Il grandissait plus en un jour qu'un autre en une semaine. Robuste à mi-

racle et beau comme pas un, il étonnait ceux qui le voyaient. Mais sa précoce beauté s'éclipsait devant son effronterie aussi précoce.

Avant l'âge, il apprit à marcher en se traînant d'escabelle en escabelle. C'était un jeu pour lui, et quel jeu! Ne s'amusait-il pas, en effet, à renverser escabelles et bancs sur les nourrices et les servantes? Plus tard, au reste, il eut un autre jeu: quand il marcha seul et put courir, il s'amusa par toute la maison à soulever la poussière; ou bien, s'il rencontrait un chevalier, il lui en lançait à poignée en plein visage, puis, le coup fait, il s'enfuyait, riant aux éclats. Voilà de jolis jeux, n'est-ce pas, pour un enfant?

* * * * *

Il trompait de façon incroyable toute espèce de surveillance. On le croyait ici, il était là-bas. Cent fois dans la journée, il s'échappait, en quête d'un mauvais tour à tenter. Il se glissait partout, effrayait les servantes, brutalisait les valets interdits, et s'attaquait au premier venu.

Les plus respectables vassaux de son père ne l'intimidaient point. Tandis que, par déférence pour le duc, ils ne résistaient pas, lui les mettait joyeusement à mal, déchirant robes et manteaux; et, si la victime faisait mine de se fâcher, il lui infligeait quelque outrage plus grave. De quoi les autres ne se plaignaient peut-être pas; mais peu à peu, à mesure que Robert grandissait et commettait de pires incongruités, les visiteurs devenaient plus rares à la porte du château. Il n'était pas de seigneur si bien apparenté qui ne redoutât de se trouver chez le duc en face de Robert. Et clercs et prêtres, jadis reçus et traités au château avec tant d'égards, imitaient prudemment les seigneurs.

Robert eut quinze ans; les avanies qu'il infligeait étaient de plus en plus pénibles. Quant aux enfants de son âge, fils de seigneurs ou fils de vilains, dont il avait recherché la compagnie, mais à leur dam, ils le fuyaient à qui mieux mieux, le respect les retenant et la force leur manquant. Ils ne le nommaient entre eux que Robert le Diable.

Robert le Diable! Il méritait ce nom, sans nul doute, car il s'attaquait à quiconque se présentait devant lui, chevalier ou goujat, homme ou femme, mais spécialement aux gens d'église. Tout ce qui était d'église excitait sa fureur, jusqu'aux objets du culte et autres précieux ornements, qu'il détruisait avec plaisir chaque fois qu'il en trouvait l'occasion. Combien de magnifiques vitraux de chapelles ne brisa-t-il pas à grands coups de pierres jetées? Il s'acharnait sur les malheureux qui se laissaient prendre par lui en flagrant délit de dévotion. De cela principalement on s'effrayait autour de lui, et l'on se répétait tout bas ce nom que les enfants lui avaient donné: Robert le Diable.

* * * * *

Le duc, à qui les plaintes arrivaient, perdait chaque jour un peu plus d'espérance et de contentement. Il réprimandait Robert, lui remontrait l'indignité de sa conduite, l'exhortait à changer de manières, et n'obtenait rien. Et il en venait à se demander s'il ne regrettait pas d'avoir tant prié pour un fils qui était un tel fils.

La duchesse de son côté pleurait, comme elle avait pleuré quand elle se lamentait d'être sans enfant; mais ses larmes étaient plus amères qu'autrefois. Elle s'accusait d'avoir mis au monde un vrai démon dont elle devinait qu'il n'irait qu'empirant,

et, humble et contrite, elle s'enfermait dans sa chambre, où elle se morfondait en secret.

Cependant, vigoureux, alerte, beau, très beau, mais cruel, mais pervers, mais redoutable, très redoutable, Robert atteignit ses vingt ans. Il avait tout pour plaire d'abord à tout le monde, mais à qui le connaissait il était odieux.

--«Seigneur», disait au duc la duchesse, «puisqu'il aime tant à se battre et qu'il a le sang si vif, que ne l'armez-vous chevalier? N'est-il pas d'âge à tenter les aventures et la guerre? Adoubez-le, vous le verrez se départir à l'instant de sa méchanceté, n'en doutez point, et tous ses vices tourneront à vertu.»

--«Pour l'amour de vous», répondit le duc, «j'en ferai l'épreuve, Madame, et puissiez-vous ne vous tromper point!»

Robert pressenti ne témoigna qu'une grande joie de ce qu'on lui promettait.

--«Mais c'est dur métier, Robert, que métier de chevalier», lui dit le duc sévèrement, «et métier qui exige bon cœur autant que bon bras, et cœur loyal autant que bras fort. Jamais chevalier ne doit s'attaquer qu'à plus puissant que lui, il doit protection aux faibles, défense aux chétifs, et respect aux serviteurs de Dieu. Saurez-vous bien vous amender, Robert, et devenir bon chevalier?»

--«Je m'amenderai», dit Robert.

--«Je vous adouberai donc», conclut le duc.

La duchesse déjà souriait d'espoir. Avait-elle trouvé le moyen de sauver son fils?

* * * * *

Dans la nuit de la Pentecôte de sa vingtième année, Robert devint chevalier.

A Argences, ville qui est près de Caen, eurent lieu les honneurs, la fête et les réjouissances. Le duc fit grandement les choses. Des épées, des lances, des écus et des chevaux furent offerts à cent gentilshommes en don d'amitié. On distribua de l'or et de la monnaie aux vilains. Les valets et les jongleurs reçurent de dignes étrennes. Bref, la fête fut parfaite, et parfaite surtout à cause de Robert, qui se montra fort enjoué, fort doux, et véritablement méconnaissable. De quoi tout le monde se réjouit davantage, et le duc plus que quiconque.

Au lendemain de l'assemblée, Robert devait faire ses premières armes au Mont Saint-Michel, en Bretagne.

Il s'y rendit accompagné de force chevaliers et d'une escorte magnifique. Tout le long du chemin, il conserva son humeur charmante. Il riait gentiment avec les chevaliers ses compagnons. Ses compagnons néanmoins se regardaient chaque fois que le cortège passait devant une église ou une chapelle: le nouveau chevalier négligeait en effet d'y descendre faire les oraisons que fait d'ordinaire tout nouveau chevalier qui se rend à son premier tournoi.

Le tournoi du Mont Saint-Michel, de par la qualité des chevaliers qui allaient y prendre part, promettait d'être l'un des plus somptueux dont on eût jamais parlé.

Il fut de ceux dont on parle longtemps.

A peine entré dans la lice, Robert étonna.

Il désarçonna l'un après l'autre en se jouant les meilleurs chevaliers. Il portait des coups merveilleusement redoutables. Toute l'assistance frémissait de sa témérité et de son bonheur. Mais, brusquement, elle s'indigna.

Réveillé par le plaisir de la lutte, Robert s'emportait. Comme s'il eût à mener une guerre à mort, il poursuivait les chevaliers, les désarçonnait, s'arrêtait au-dessus d'eux, et menaçait de leur couper la tête, en riant de les obliger à demander grâce.

Des cris s'élevèrent. Les chevaliers, déçus, ne voulurent plus affronter Robert furieux. Mécontents, ils se retirèrent. Le tournoi fut bientôt déserté.

La fête s'acheva dans la consternation générale. Et le duc reprit tristement le chemin de son château.

* * * * *

Robert, triomphant et joyeux de sa victoire, ne songea qu'à renouveler ailleurs son triomphe.

Fier de sa lance, il courut à tous les tournois dont il apprenait la nouvelle. On le vit chevaucher ainsi par la Bretagne, par la France et par la Lorraine.

A tous les tournois il se présentait. Mais, dès qu'il entrait dans la lice, la lutte courtoise, qui est de règle entre chevaliers, dégénérait en bataille véritable et combat sanglant.

Robert chevalier était resté, hélas! le Robert de toujours.

Peu à peu, partout, à son approche, les tournois se suspendirent. Peu à peu, l'on n'entendit plus annoncer de tournoi. Les

chevaliers ne se souciaient point de risquer sans raison leur vie et leur honneur.

* * * * *

Satisfait du renom qu'il s'était acquis, et n'ayant plus le loisir de l'accroître, puisque les chevaliers refusaient de se rencontrer avec lui, satisfait de la crainte qu'il inspirait et de son audace indomptée, Robert s'en revint au château de son père.

Il s'en revint en laissant sur sa route des traces de son passage. C'était sa joie de voir fuir devant lui vilains et bourgeois, vieillards et damoiselles. Il revint au château, précédé d'une gloire sinistre.

Abusant de sa force et de l'impunité que lui valait son rang, il s'abandonnait à tous ses désirs, maltraitait le menu peuple, inventait des brimades souvent tragiques et réservait au clergé ses entreprises les plus hardies.

Il commit tant d'excès que nul n'en sait le compte exact. A quoi bon les détailler? Il en commit tant que le bruit s'en répandit au loin, jusqu'à Rome, et si bien que le Pape, fatigué des prières qu'on lui en adressa, excommunia Robert, et menaça d'excommunier le duc, et tout le duché, si le scandale ne cessait point.

Le duc prit alors une décision griève: il interdit sa maison à Robert et le bannit de son domaine, lui enjoignant de n'y plus reparaître jamais, sous peine de déchéance immédiate. S'il en eut du chagrin, je vous le laisse à penser: un père ne chasse pas son fils sans que le cœur lui saigne. Mais que dirons-nous de la du-

chesse, mère désespérée, qui n'avait que la ressource de cacher sa honte au fond du château?

* * * * *

Robert, lui, ne s'émut point.

--«Tête-Dieu!» s'écria-t-il. «Mon père me chasse? Croit-il donc qu'on me puisse ainsi ravir son héritage? J'y ai droit, je le veux, je l'aurai. Me croit-il donc sans volonté? Je sais ce que je veux. Ah! l'on se fâche? Il paraît que j'ai fait mal? C'est bien, je ferai pis.»

Il sortit du château, plein de morgue et de résolution. Sans tarder, il réunit une bande de francs vauriens, larrons habitués à toutes les audaces, coupe-jarrets, tire-laine, garnements et chenapans dont le commerce lui était agréable.

--«A mon ordre!» leur dit-il. «Il passe sur les chemins des pèlerins et des marchands plus chargés d'or que vous: nous changerons les rôles. Vous êtes pauvres et les abbayes normandes sont riches: nous les pillerons, et les richesses en deviendront nôtres. Suivez-moi, c'est moi qui commande.»

Il les emmena dans une forêt, près de Rouen, ville qui est sur la Seine. Là fut leur retraite et leur réduit. De là, ils partirent pour des embuscades et des assauts.

Jusqu'alors, Robert avait agi seul, et ses forfaits, tout exécrables qu'ils étaient, n'avaient pas eu le caractère monstrueux qu'ils prirent par la suite. Chef de bande, en effet, Robert organisa d'affreux brigandages et se rendit coupable de crimes démesurés.

En peu de temps, l'épouvante gagna tout le pays.

Avant la fin de l'année, vingt abbayes avaient été incendiées, sans préjudice des horreurs infligées aux occupants, moines ou nonnes, et le nombre des attentats commis un peu partout, sur des voyageurs, marchands ou pèlerins, dames ou damoiselles, dans la campagne ou dans les bourgs, était incroyable. Ils brûlaient, pendaient, égorgeaient, détroussaient, pillaient.

La peur et la colère grondaient dans tout le duché.

* * * * *

A bout de patience, le duc fit proclamer qu'on eût à s'emparer de Robert et de ses bandits, afin que justice impitoyable fût tirée de leurs crimes. Mais, loin de rassurer les vassaux, l'annonce faite à son de trompe en tous lieux aggrava la panique.

--«Pour narguer le duc, Robert va se venger contre nous!» se disaient moines et paysans.

Et tous de s'éloigner, abandonnant abbayes et masures.

Cependant l'ordre lancé par le duc avait troublé quelques-uns des bandits. Plusieurs songeaient déjà que la mesure était comble et le châtiment peut-être imminent; plusieurs reprochaient à Robert, mais en eux-mêmes, sans oser le lui dire à la face, de les avoir entraînés trop loin; plusieurs avaient des remords et commençaient à se prendre en horreur. D'autres persévéraient avidement, rageusement, dans la voie où Robert les conduisait. Et Robert reconnaissait bien ses fidèles.

Pour réveiller les indécis, il résolut de frapper un coup d'audace.

* * * * *

Le duc tenait sa cour dans le moment au château d'Arques. La duchesse s'y trouvait aussi. Or il y avait dans le voisinage une abbaye fameuse, que le duc et la duchesse protégeaient entre toutes.

--«C'est là que j'irai», dit Robert. «Le duc verra que je ne crains point ses menaces.»

Sitôt conçu, sitôt exécuté.

Suivi de ses gens, Robert força la porte de l'abbaye. Une soixantaine de nonnes y vivaient. Il se rua dans la maison, l'épée basse. Les nonnes terrifiées attendaient leur destin sans remuer. Robert, qui ne se contenait plus, leur enfonçait son épée dans la gorge. Il en tua plus de cinquante. Ce fut un carnage indescriptible. La maison retentissait de cris et de gémissements.

Robert riait d'un rire sauvage. Une torche à la main, il parcourut l'abbaye, des dortoirs aux étables et de la chapelle aux cuisines, mettant tout à feu. Il courait comme un forcené, et riait, sans se soucier de ses gens, ni de rien, ni de personne. Puis, son œuvre achevée, il sortit de la maison en flammes, toujours courant et riant toujours.

Alors il s'aperçut qu'il était seul. Ses compagnons avaient disparu.

Il éclata de rire.

Bondissant en selle, il piqua son cheval. Des hennissements de la bête affolée, toute la forêt sonna. Furieux, toujours furieux, les

éperons ensanglantés, Robert brochait vers la ville. Et il riait toujours, et son visage était hideux à voir.

* * * * *

A son arrivée, une surprise l'arrêta net dans la cour du château. Il eut l'impression subite que le château était désert. Debout sur sa selle au milieu de la cour, il regarda de droite et de gauche, en haut et en bas. Nul ni nulle ne se montrait.

Il appela. Nul ni nulle ne répondit à ses cris.

Robert réfléchit profondément.

--«Se sont-ils tous enfuis?» se demanda-t-il. «Mais pourquoi?»

Il ne riait plus.

Et il eut tout à coup la révélation de sa destinée.

Il éprouvait qu'une force inconnue le dominait, qui faisait de lui un être odieux à tout le monde et que tout le monde évitait. Il n'avait le plus souvent que des impulsions mauvaises et de féroces desseins, et, chaque fois qu'il méditait quelque action, une pensée aussitôt le saisissait, irrésistible et le précipitait vers le mal.

--«D'où vient», se dit-il, «que je sois tel?» Il baissait la tête.

--«Suis-je donc né tel?» se dit-il.

Il songea soudain à sa mère.

--«Elle n'a jamais paru devant moi fort assurée», se dit-il encore.

Puis il leva la tête vers le ciel.

Et il s'écria:

--«Par les clous et la croix, par la naissance et la mort de Jésus-Christ qui fit et créa le monde! je jure que je saurai pourquoi je suis si méchant.»

* * * * *

Robert marcha tout droit vers la chambre de sa mère.

En l'apercevant, la duchesse se dressa. Lui, tira sort épée, claire et tranchante. La duchesse tomba quasi pâmée aux pieds de son fils.

--«Mon fils», dit-elle, «que veux-tu faire? Quelle faute ai-je commise, que tu tires ton épée contre moi?»

Robert répondit:

--«Il faut que vous me disiez promptement, ou promptement vous mourrez, pourquoi je suis si impie et si plein de malheur que je ne puisse voir créature de Dieu sans lui vouloir mal aussitôt.»

--«Mon fils», dit la duchesse, «à Dieu ne plaise que je te conte la vérité! Tu en aurais tant de chagrin et tant de honte, que tu me tuerais quand tu le saurais. Et tu n'aurais pas pitié de moi.»

--«Point!» répondit Robert. «Puisque vous en savez la vérité, contez-la moi donc tout de suite exactement. Et si vous m'en cachez la moindre chose, vous voyez cette épée tranchante?»

Il n'acheva point.

--«Las!» dit la duchesse, «toute la faute me revient.»

--«A vous, ma mère?»

--«A moi, mon fils.»

--«Et pourquoi donc?»

--«Parce que, désespérée de n'avoir point d'enfant après dix-sept années de mariage, je fus assez imprudente pour douter de Dieu Notre Seigneur, et assez téméraire pour croire que l'Autre m'exaucerait mieux.»

Robert murmura:

--«L'Autre? Ils m'appellent Robert le Diable.»

La duchesse poursuivit:

--«Ce fut un jour que ton père s'en était allé chasser au bois, que je fis ma détestable prière. Quand le duc revint, il me trouva toute en larmes, il me prit dans ses bras pour me consoler, et ce fut ce jour-là que d'avance je te perdis par ma faute.»

Elle sanglotait. Elle acheva:

--«Beau fils, je n'ai plus rien à te dire.»

Robert ne répondit rien.

Comme sa mère le lui avait annoncé, il eut tant de chagrin et de honte qu'il en demeurait confondu.

Mais il ne tua point la duchesse. Il pleurait.

* * * * *

Robert pleurait. Lourdes, les larmes lui coulaient tout le long du visage.

Il dit soudain:

--«Ma mère, je vous le jure ici: désormais, s'il plaît à Dieu, le vrai martyr, le Diable n'aura plus rien de moi. Qu'il s'y efforce! Je ne suis plus à son service, et je le frustrerai de l'un des siens.»

Il dit encore:

--«Ma mère, je vous le jure ici: je m'en irai sans plus attendre, à pied, tout seul, et mendiant ma vie, jusques à Rome. Je m'en irai vers le Pape, pour lui demander pénitence de mes péchés et de mes crimes. Je ne suis plus Robert le Diable, ma mère, voici le terme.»

Il jeta loin de lui son épée.

--«Adieu, ma mère,» dit-il enfin. «Vous saluerez mon père de ma part. Il m'avait banni de sa maison et dépossédé de mon héritage. Mais peu me chaut de son duché. Ce n'est point telle récompense que je veux reconquérir, c'est mon pardon de Dieu.»

Ainsi fit-il tout aussitôt.

Il se coupa les cheveux, se déchaussa, changea ses vêtements de seigneur contre un vieux froc de pèlerin, s'arma d'un bâton, et s'en alla.

Et la duchesse, folle de chagrin, de honte, et d'espérance, le regarda qui s'en allait, et elle pleurait, et elle disait:

--«Adieu, cher fils! Je perds mon fils, je perds ma joie.»

CHAPITRE DEUXIÈME

LE PÈLERIN DE ROME

Sans s'attarder en route et sans faire halte dans aucun château, dans aucun bourg, dans aucune ville, marchant seul et priant Dieu, peinant beaucoup et se reposant peu, Robert, à force de cheminer, atteignit enfin Rome.

Il se présenta le jour même au palais du Pape. Mais il eut beau heurter, appeler, et crier: il ne put arriver jusqu'au Saint-Père. Perdu dans la foule des quémandeurs, il fut éconduit comme les autres.

Il s'attrista. Mais il ne désespéra point.

Comme il était homme de ressource, et joint qu'il ne pouvait tenter rien de plus pour l'instant, il s'enquit des habitudes et du caractère du Pape. Et il se trouva quelqu'un pour lui apprendre tout ce qui l'intéressait.

On lui apprit ainsi, parmi des choses moindres, que, quotidiennement, au lever du jour, dans sa chapelle particulière de Saint-Jean, le Pape chantait sa messe, et que nul étranger jamais n'y assistait, parce que des gardes en écartaient tous les curieux; puis, que nul, sous quelque motif que ce fût, n'était autorisé à s'approcher du Saint-Père jusqu'au moment de son retour au palais; et que là nul ne pénétrait, s'il n'était mandé par le Pape.

Or, pour Robert, ce fut assez. Il résolut de parler au Pape dans sa chapelle, audace que personne avant lui n'avait eue.

* * * * *

Un soir, après vêpres, comme la nuit tombait, quand il vit le lieu sombre et tranquille, Robert se glissa dans la chapelle de Saint-Jean, et se cacha tout droit sous la plus belle stalle, qui était la stalle même du Pape.

Au lever du jour, le Pape vint, accompagné de deux prêtres chenus. Il n'était suivi que des huissiers ordinaires qui devaient, selon leur rôle, défendre les portes pendant la durée de l'office pontifical.

Bien caché, Robert entendit toute la messe. Mais, sitôt qu'elle fut dite, il bondit hors de sa cachette et courut vers le Pape.

Risquant sa vie pour se sauver, Robert se prosterna vivement et cria, d'une voix dolente:

--«Pitié! Pitié!»

A son cri, les huissiers accouraient déjà, menaçants, de toutes parts.

Mais le Pape à son tour cria:

--«Que nul ne touche à cet homme!»

* * * * *

Les huissiers avaient reculé. Robert, pécheur contrit, commençait a supplier le Pape.

--«Ami», lui dit le Pape, «qui êtes-vous? Qui vous a mis dans cette grande peine où je vous vois? Si vous le savez, dites-le nous.»

--«Seigneur», répondit Robert, «la grande peine que j'ai, je veux vous la dire. Je suis le plus grand pécheur de ce monde.»

Il continua:

--«Le duc des Normands est mon père, et la duchesse fut ma mère. Pendant dix-sept ans, elle pria Dieu de lui accorder la grâce d'un enfant. Sans doute ne sut-elle pas l'en prier avec assez de ferveur; elle n'obtint rien pendant dix-sept ans: voilà du moins ce que je puis dire. Elle en eut un si grand chagrin qu'elle fut assez imprudente pour douter de Dieu Notre Seigneur et assez téméraire pour croire que l'Autre l'exaucerait. Voilà du moins ce qu'elle m'a pu dire. Né d'une naissance si funeste, j'ai, depuis mon premier jour, résisté et bataillé contre Notre Seigneur Dieu en toutes circonstances et en tous endroits. Mon âme ne m'appartient plus, Seigneur, et je suis perdu sans rémission, si je ne reçois de vous le remède qu'il me faut.»

Puis, sans attendre, Robert confessa tous ses péchés, tous ses méfaits, et tous ses crimes. Mot à mot, il les exposa tout au long. Une telle honte l'accablait qu'il pleurait, tête basse, en les exposant, inquiet et craintif, et, de temps en temps, il regardait le Pape à la dérobée.

Le Pape écoutait.

Robert se tut.

Devant tant de péchés, tant de méfaits, et tant de crimes, le Pape hésitait. Il ne répondit d'abord pas.

La figure mouillée de larmes, les yeux brûlés, le cœur meurtri, Robert s'émut de ce silence.

Il s'écria de nouveau:

--«Pitié, Seigneur! Pitié!»

* * * * *

Le Pape eut pitié.

--«Ami», dit-il, «sais-tu ce que tu feras? Tu resteras avec moi jusqu'à demain, mais pas davantage. Demain, au petit jour, je te donnerai une lettre. Tu t'en iras vers les montagnes, à la forêt de Marabonde. Là, tu suivras le chemin principal. Tu arriveras à une fort belle fontaine, au fond de la vallée. Tu prendras à droite le long du ruisseau. Tu trouveras un manoir et une chapelle. Tu n'appelleras ni ne crieras. Tu frapperas trois coups au postichet, trois coups et rien de plus, et tu t'assiéras. Tu attendras que vienne t'ouvrir l'ermite qui habite là. Il n'y a pas au monde un ermite qui lui soit comparable, même de loin, et il n'est pas de jour que Dieu ne fasse pour lui des miracles. Trois fois par an, je vais me confesser à ce saint homme. Il est précieux. A maint pécheur il fut utile. Porte-lui mon salut, donne-lui la lettre que je te remettrai. Il saura qui tu es et ce que tu désires. Et il t'imposera, lui, la pénitence dont tu as besoin. Va, lève-toi, n'aie plus d'inquiétude.»

Robert, tout joyeux, baisa les deux pieds du Pape.

* * * * *

Le lendemain matin, le Pape appela Robert, lui remit, écrite et scellée, la lettre qu'il lui avait promise, et lui ordonna de s'en aller au bois où demeurait l'ermite.

Voilà Robert qui s'en va.

Il s'en va, il se hâte, il veut gagner au plus tôt la miséricorde divine, il veut se tirer au plus tôt de sa peine mortelle.

Il marche vers les montagnes, il s'engage dans la forêt, il suit le chemin principal, il marche toujours, il arrive à la fontaine qui est au fond de la vallée, il prend à droite le long du ruisseau, il marche encore.

Il a tant marché par le bois, qu'il arrive enfin vers le soir à l'ermitage.

Voici l'ermitage, avec sa petite porte. Robert saisit le marteau et frappe trois coups au postichet.

Et voici l'ermite qui vient. Il est vieux et gris. Il vient lentement en s'appuyant sur une béquille.

Il a ouvert le postichet.

--«Dieu vous garde!» dit-il.

Robert s'incline devant le vieillard. Puis il le salue au nom du Pape de Rome, et lui présente la lettre scellée.

L'ermite a pris la lettre. Il lit lentement, d'un bout à l'autre, sans rien omettre, et, à mesure qu'il lit, il s'émeut. Et quand il a tout lu, il s'assied. Il pleure.

--«Mon frère», dit l'ermite, «le malheur vous accompagnait quand vous êtes venu sur cette terre. Vous cherchez maintenant la pénitence des péchés dont vous êtes grevé. Hélas! il n'est pas d'homme qui fasse tant pour l'amour de Dieu qu'il soit capable de vous imposer la pénitence nécessaire. Quant à moi, je ne saurais m'y enhardir.»

Robert s'alarme. Il regarde l'ermite.

L'ermite continue:

--«Je vous promets du moins que je ferai pour vous tout ce que je pourrai. Demain matin, quand je serai au plus secret de mes oraisons, quand je croirai tenir Notre Seigneur, je le prierai qu'il daigne m'inspirer. Si Dieu veut avoir pitié de vous, il m'inspirera, et je saurai la pénitence qu'il vous impose. Repentez-vous jusque-là de vos péchés, mon frère, afin que demain vous en puissiez être lavé.»

Cependant l'ermite emmène Robert au logement qu'il lui destine. Il lui sert ensuite du pain, des œufs, et de l'eau, pour le remettre des fatigues de la journée. Puis il lui apporte de l'herbe. Et Robert se fait un lit, et se couche, car la nuit est venue.

* * * * *

Quand l'aube parut, le saint ermite se leva, prit sa chandelle et sa lanterne; puis il appela Robert et lui dit:

--«Venez, mon frère, à la chapelle.»

D'un bond, Robert fut debout.

Il suivit l'ermite. Mais, sitôt entré, il s'étendit de tout son long devant l'autel, et pria. Jamais prisonnier enchaîné ne pria si instamment Dieu de le délivrer de son enfer.

De son côté, l'ermite commençait à dire:

--«Introïbo...»

Lorsqu'il en fut à l'élévation, à l'instant qu'il tenait proprement le Corps de Notre Seigneur, l'ermite, d'un cœur simple et les yeux pleins de larmes, pria Dieu de l'éclairer, et de lui envoyer l'inspiration dont il avait besoin pour ordonner à Robert une pénitence à la mesure de son repentir.

Alors il y eut un silence.

Et l'on raconte qu'à partir de ce moment l'ermite avait l'air rasséréné et qu'il s'empressa d'achever sa messe.

La messe achevée, il appela Robert:

--«Ami», dit-il, «écoutez une bonne nouvelle. Dieu consent que vous soyez sauvé. Quittez donc toute inquiétude: vous saurez bientôt ce que Dieu de vous exige. Je n'ai qu'une crainte: c'est que vous ne puissiez pas endurer la pénitence qui vous est imposée.»

--«Seigneur», répondit Robert, «sachez-le bien: il n'est rien au monde que je ne sois prêt à faire pour reprendre mon âme au Diable qui en veut sa part.»

--«Dieu vous aime», dit l'ermite, «puisqu'il vous inspira de venir jusqu'à moi. Écoutez donc, beau doux ami, et apprenez la pénitence que Dieu me révéla tout à l'heure.»

* * * * *

Alors, l'ermite prononça:

--«Tout d'abord, de par Dieu, et sans faute, il faut que vous contrefassiez si parfaitement l'innocent et le fol, que l'on vous poursuive par les rues à coups de bâtons et de pierres, sans compter les huées qui vous accueilleront partout. Mais, où que vous soyez, gardez-vous de frapper personne! Faites-en seulement semblant, afin d'éloigner de vous les vilains et autres rustres qui vous attaqueront lâchement. Et ne laissez passer un seul jour sans amasser après vous le peuple de la ville, même si

vingt mille gueux vous devaient assaillir, conspuer, battre, exciter, ou meurtrir.»

Robert ne répondit point.

* * * * *

L'ermite continua:

--«Cette première pénitence, ami, est fort rude et cruelle. Mais l'autre est encore plus douloureuse. Dès que vous serez parti d'ici, et où que vous alliez et que vous vous trouviez par la suite, gardez-vous de jamais parler, quoi que vous voyiez. Vous serez éternellement muet. Car, si une seule parole, quelle qu'elle soit, sort de votre bouche, quel que soit le besoin qui vous presse, vous retomberez aussitôt au pouvoir du Méchant. Néanmoins, quand vous recevrez de moi l'ordre de parler, vous pourrez le faire sans dommage. Veillez donc, Robert, et soyez sur vos gardes!»

Robert ne répondit point.

* * * * *

L'ermite continua:

--«Robert, bel ami, écoutez maintenant la troisième pénitence qui vous est prescrite. Elle est rigoureuse et vous en souffrirez. Mais voici ce que Dieu vous commande. Quoi qu'il vous arrive, et quelle que soit la faim qui vous vienne, vous ne mangerez rien que vous n'aurez d'abord enlevé de force à la gueule d'un chien. Votre salut est à ce prix. Ami Robert, les trois pénitences que Dieu vous enjoint, vous les connaissez.»

Robert s'écria.

--«Je les ferai toutes les trois sans jamais me permettre aucune faiblesse, même si je devais vivre encore mille années.»

--«Bel ami», dit le saint ermite, «écoutez ceci, que j'ajoute. Si jamais quelqu'un, qui que ce fût, vous ordonnait au nom de Dieu de faire quelque chose, quoi que ce fût, faites-le, pourvu qu'on vous rappelle, à preuve de vérité, les trois pénitences que je vous ai de par Dieu prescrites.»

Alors Robert se leva, prit rapidement congé du saint ermite, et se mit en route vers Rome.

CHAPITRE TROISIÈME

LE CHEVALIER PÉNITENT

Le lendemain matin, Robert, armé d'un bâton, arrivait à Rome.

Sitôt la porte de la ville franchie, il s'élança, courant, sautant, hennissant, contrefaisant le fol à merveille. Tant et si bien que, l'un après l'autre, les bourgeois sortirent de chez eux pour regarder l'étonnant personnage qui leur arrivait. Mais, dès qu'il en voyait un s'asseoir sur le seuil de sa maison, Robert se précipitait sur lui en le menaçant de son gourdin.

En peu de temps, toute la ville connut le fol. Des groupes nombreux de badauds se portaient à sa rencontre; d'autres le suivaient. Sur son chemin, les huées promises allaient peu à peu croissant. Bientôt le reste s'ensuivit. On lui jeta de la boue, des ordures, des savates; on le frappa. Mais lui, qui allait son chemin,

obliquait parfois, et parfois se retournait pour faire semblant de châtier les insolents. Et la populace reculait. Et lui se gardait bien de donner aucun coup. Et la populace revenait à l'attaque.

On comprit qu'il était plus sot que méchant, et qu'on pouvait le houspiller à plaisir, sans avoir rien à craindre de sa part. La foule, qui devient vite féroce, ne se priva point de s'amuser aux dépens du pauvre fol inoffensif. Et l'on en vint bientôt à le poursuivre avec des pierres.

Déjà Robert saignait de plusieurs coups reçus. Il commençait à faiblir. Il voulut s'échapper. Mais la foule s'était amassée autour de lui. Il suait à grosses gouttes. La force loi manqua, et l'haleine. Il crut qu'on voulait l'assommer sur place. Aussi, faisant un dernier effort, il s'ouvrit un passage, et, fuyant sans se retourner, il courut tout droit vers la tour maîtresse qui se dressait au cœur de la ville, et qui était la tour du palais de l'Empereur.

Maintenant, si vous voulez bien me prêter un peu d'attention, je vais vous conter quelque chose d'inouï, mais auparavant je vous parlerai de l'Empereur.

* * * * *

L'Empereur dont je vous parle, et qui régnait alors à Rome, était assurément le meilleur empereur du monde. Il avait toutes les vertus: bravoure, générosité, courtoisie. Et il était aimé de tous ses sujets, sauf d'un seul qui le haïssait profondément, et qui était son propre Sénéchal, lequel avait pu oublier ses devoirs jusqu'à déclarer la guerre à son maître et seigneur.

Au reste, voici pourquoi.

L'Empereur avait une fille, si belle, que nul ne connaissait de femme plus belle. Elle était malheureusement affligée, depuis sa naissance, d'une cruelle infirmité: elle était muette. Elle entendait bien et comprenait tout ce que l'on disait; mais elle ne parlait pas; elle n'exprimait ses pensées que par signes. Or, comme elle était néanmoins la grâce et la beauté mêmes, le Sénéchal s'était épris d'elle, mais épris à ce point, qu'il eût accepté de s'en aller pieds nus et sans ressources à travers le monde, pourvu qu'il eût avec lui la blonde damoiselle.

Il l'avait demandée en mariage à l'Empereur. Mais l'Empereur, qui n'avait pas d'autre héritier, chérissait tendrement sa fille: il la lui refusa. S'il avait prétexté qu'elle était trop jeune, il aurait peut-être éconduit le Sénéchal sans l'irriter. Peut-être toutefois avait-il ses raisons, que nous ne connaissons pas, d'agir autrement.

Le Sénéchal pourtant était de haute naissance. Il possédait vingt bourgs, trente châteaux, et quatre villes en Lombardie. Sa famille était des mieux réputées et des plus glorieuses, et il n'y avait pas dans tout l'empire de seigneur qui comptât à son actif autant de terres que lui. Du refus de l'Empereur, il éprouva donc chagrin, honte, colère, et l'envie de se venger.

Voilà donc pourquoi le Sénéchal avait déclaré la guerre à l'Empereur. Il la mena rapidement et durement. Il envahit les terres impériales, les ravagea, et menaça Rome. En vain l'Empereur avait-il essayé de résister. Le Sénéchal, excellent guerrier, s'était ouvert par la force le chemin. Il n'assiégeait pas encore la ville. Il s'en tenait même à une assez grande distance, se contentant d'occuper les marches de l'empire, car il préférait peut-être intimider seulement l'Empereur et il craignait peut-être aussi de s'aventu-

rer trop; mais les Romains craignaient qu'il ne poussât plus loin ses succès, et ils n'osaient non plus s'aventurer loin de leur capitale.

Or les choses étaient en cet état, quand Robert, contrefaisant le fol et poursuivi par la populace, se dirigea vers le palais de l'Empereur.

* * * * *

A cette heure là, l'Empereur était à table.

Robert, courant et suant, se précipita sur la porte du palais. L'huissier de service voulut l'arrêter, avec son bâton. Mais Robert, harcelé par ses bourreaux, lui échappa savamment d'un bond de côté, et franchit le porche.

L'huissier appelait à l'aide. Et, tandis qu'à la porte du palais d'autres sergents contenaient la populace, quatre huissiers s'élancèrent à la poursuite du fol. Mais il était déjà loin d'eux.

Robert ne s'arrêta que devant l'Empereur, où il s'assit, souffla, et respira. Les huissiers cependant paraissaient, bâton à la main.

--«Qu'on le laisse!» cria l'Empereur. «Cet innocent est ici sous ma protection. Et qu'on lui donne à manger!»

On s'empressa d'obéir. On apporta du pain blanc, un hanap plein de vin, un plat de viande, et l'on posa le tout devant Robert.

Mais il se passa une chose inattendue. Le fou prit la viande, le pain et le vin, et jeta le tout loin de lui.

On s'étonna grandement.

--«Voilà certes un fol original!» dit l'Empereur. «Ne se nourrit-il que de son extravagance?»

Et il ajouta:

--«Eh bien! qu'on le laisse en repos. Il mangera quand il aura faim.»

Robert put respirer en paix, et se remettre de ses émotions de la journée. Nul ne l'importuna, nul même ne lui adressa la moindre parole. Et lui se garda bien de sonner mot.

Et le repas autour de sa folle personne continua.

* * * * *

L'Empereur était assis plus haut que les convives, sous un dais somptueux.

A un certain moment, il laissa tomber sous la table un os qu'il tenait. C'était à dessein. C'était pour son chien favori, celui-là, et celui-là seul de tous ses limiers, qui avait de droit sa place près de l'Empereur pendant les repas.

Le chien avait vu tomber l'os sous la table. D'un coup de gueule, il le happa.

Mais il se passa alors une autre chose inattendue.

D'un bond, Robert s'était jeté sur le chien. Il lui arracha l'os de la gueule, l'emporta, et se mit à le ronger avidement, mais si avidement, qu'on eût dit qu'il allait le broyer entre ses dents.

L'Empereur éclata de rire.

--«Voici maintenant une autre merveille!» dit-il. «Jamais je n'ai rien vu de tel. Ce fol refuse le pain, la viande et le vin, et il enlève à mon chien un os où il n'y a rien à manger. C'est un innocent parfait!»

Sur quoi, l'Empereur débonnaire ordonna d'apporter au chien de la viande et du pain en abondance.

--«Puisqu'il ne veut manger qu'après le chien, servez le chien!» dit l'Empereur. «Il se pourra peut-être ainsi rassasier.»

Ainsi fut fait.

A mesure qu'on servait de la viande et du pain au limier, Robert lui sautait dessus en grimaçant, lui arrachait le morceau de la gueule, et le dévorait à belles dents. Et à chaque morceau, il manifestait son contentement avec force signes de joie vers l'Empereur.

* * * * *

L'Empereur s'amusait fort du spectacle que lui offrait Robert. Toute l'assistance riait comme l'Empereur.

--«Jamais nous ne vîmes fol si fantaisiste!» disaient-ils.

Ils ajoutaient:

--«On ne devrait point maltraiter un fol si gentil.»

Et l'Empereur décida:

--«Je jure par ma barbe et ma tête que celui-là sera châtié qui le maltraitera. Tant que ce fol voudra demeurer à la Cour, j'interdis qu'on le touche. Il est venu à moi, je le protégerai. Et qu'il soit

libre d'aller et venir à sa guise par le palais et par la ville! Telle est ma volonté.»

Cependant Robert s'était rassasié. Quand il n'eut plus faim, écoutez la troisième merveille que virent l'Empereur et tous les assistants.

Il prit du pain, en fit de gros moellons, en mit un dans sa bouche; puis, marchant à quatre pattes, lui qui était seigneur et gentilhomme et l'héritier du duc de Normandie, il se dirigea vers le chien, et, de sa bouche, lui mit le moellon de pain dans la gueule. Ainsi fit-il plusieurs fois, tant pour le pain que pour la viande, au grand étonnement de tous ceux qui le regardaient, et à la grande satisfaction du limier qui retrouvait ce qu'il avait cru perdre, et qui certainement n'avait jamais eu si copieuse ventrée que ce jour-là.

* * * * *

Le repas achevé, le chien repu s'en alla vers son chenil, qui était dans un retrait, sous l'escalier de la chapelle particulière du palais impérial.

Moulu des coups dont la populace l'avait accablé, Robert, cherchant un gîte pour y dormir, suivit le chien. Et, content de sa journée en dépit des horions qu'on ne lui avait pas épargnés, il s'étendit à côté du chien sous l'escalier de la chapelle.

Mais l'Empereur, mis en goût de curiosité par tout ce qu'il avait déjà vu de Robert, avait regardé ce que faisait son fou. Il alla donc à son tour vers le chenil, espérant y assister à quelque nouvelle extravagance de Robert.

L'Empereur fut déçu: Robert déjà dormait.

--«Qu'il se repose!» dit-il, «et que nul ne le trouble!»

* * * * *

Robert dormit à loisir. Quand il s'éveilla, il avait soif. Il se signa, se leva, et se mit en quête d'un peu d'eau.

Le voilà parti, visitant la cour du palais, allant à droite, allant à gauche, montant, descendant, examinant chaque coin, prenant connaissance des lieux, entrant partout sans être arrêté ni chassé, et sans demander rien à personne. Errant ainsi, il pénétra dans un jardin magnifique, fort soigneusement entretenu, mais fort peu fréquenté.

Au bout du jardin, dans le verger, il y avait une fontaine. L'eau en était claire, pure et tentante. Robert l'éprouva bonne, et il se persuada qu'il n'avait jamais rencontré de fontaine comparable.

Elle était, il est vrai, délicieusement située. Un pin l'ombrageait. A l'entour, c'était la solitude fraîche des arbres, des fleurs ici, et là des légumes. Tout un côté du palais la dominait, mais, dans l'immense mur, il n'y avait qu'une fenêtre; encore était-elle fort petite, et juste assez large pour qu'une seule personne pût s'y accouder. Et je vous dirai sans plus attendre que c'était la fille de l'Empereur qui avait désiré qu'on lui perçât là cette fenêtre; car elle pouvait de là contempler toute la plaine environnante et même la mer, qu'elle aimait d'apercevoir dans le lointain. Et la charmante princesse venait souvent s'accouder à cette fenêtre.

Robert n'avait souci que de boire. Il but. Puis, sans regarder vers le mur et la fenêtre, il sortit du jardin et regagna son lit de paille sous l'escalier de la chapelle, où il s'endormit de nouveau, et si profondément qu'il ne se réveilla plus de toute la nuit.

* * * * *

Le lendemain, à l'aube, le bon Empereur se leva pour entendre la messe, comme il faisait chaque jour.

Quelle joie pour Robert! De son réduit, qui est sous les degrés de la chapelle, il peut entendre la messe de l'Empereur.

Mais le jour s'est éclairé. Robert songe qu'il a sa pénitence à faire.

Et le voilà qui se met, comme la veille, à courir par les rues de la ville en contrefaisant le fol.

Il court, il sautille, il hennit ou brait, crie ou bêle, se démène, soulève derrière lui le scandale, car il ne doit pas se cacher, car il doit exciter les risées, les huées, et les coups des badauds.

Les scènes de la veille se renouvellent. La marmaille emboîte le pas à l'innocent, les sarcasmes éclatent; on bouscule le pauvre diable, on le houspille, on le tourmente; on le frappe, on le lapide; et tant et tant que, lapidé, frappé, tourmenté, houspillé, bousculé, moqué, injurié, Robert, n'en pouvant plus, prend enfin la fuite, et, hors d'haleine, gagne en toute hâte, à bout de forces, son lit de paille sous l'escalier de la chapelle.

Là, du moins, c'est pour lui la paix et le repos. A l'intérieur du palais, on observe la volonté de l'Empereur, nul n'inquiète Robert; il peut aller où bon lui semble.

Dans le chenil, Robert reprend haleine tranquillement en attendant l'heure du repas.

A l'heure du repas, il retrouve sa place de la veille sous les yeux de l'Empereur. Mais il n'aura pas à compter sur le hasard

pour se nourrir. Le bon Empereur a déjà tout ordonné. Un valet a la charge de présenter au limier les mets que le fol ôtera de la gueule de son ami; car maintenant, déjà, le spectacle est plaisant de Robert et du chien se partageant leur nourriture, Robert attaquant le chien qui se laisse dérober, et le chien recevant ensuite du fol, quand le fol n'a plus faim, des morceaux de choix qu'il n'eut jamais, son entière vie de chien durant. Et, à la vérité, l'Empereur et toute l'assistance se délectent du spectacle.

* * * * *

Mais à quoi bon développer lentement ce que fit Robert ce jour-là et les jours, les jours très nombreux, qui suivirent? Il faudrait répéter sans cesse les mêmes choses, et mon conte deviendrait fastidieux. Tout ce qu'il avait fait le jour de son arrivée à Rome, tout ce qu'il fit de nouveau le lendemain, je vous dirai seulement que Robert le fit et le refit pendant dix années pleines.

Pendant dix années pleines, chaque jour, Robert courut à travers la ville en contrefaisant le fol, ameutant la populace derrière lui, recevant des coups sans jamais en rendre, subissant avec fermeté toutes les injures et tous les outrages.

Pendant dix années pleines, chaque jour, Robert eut sa place aux repas de l'Empereur et son lit de paille dans le chenil, sous les degrés de la chapelle. J'ajouterai toutefois que le limier était vite devenu son inséparable; et c'est de lui-même que, servi d'abord, il apportait à Robert les morceaux de viande ou de pain, et il restait devant lui jusqu'à ce que Robert les lui eût ôtés de sa gueule. Et chaque jour, pour se désaltérer, Robert allait boire à la fontaine du jardin, sous la petite fenêtre de la fille de l'Empereur.

Pendant dix années pleines, Robert fit rigoureusement sa pénitence. Pas une fois, il ne laissa entendre le son de sa voix. Tous le croyaient muet, muet depuis l'enfance, muet comme la fille de l'Empereur, tous sans exception. Et tous sans exception ignoraient son nom et son pays. Et si quelqu'un soupçonna que Robert fût de haute naissance et nullement le fol qui divertissait tout le monde par ses grimaces, vous l'apprendrez plus tard, quand il faudra. Mais sachez, dès à présent, que Robert ne commit rien pour se trahir. Il fit très rigoureusement sa pénitence. Et il la fit ainsi pendant dix années pleines.

Vous pensez bien qu'après ces dix années, et même plus tôt, il était si méconnaissable que ni son père, ni sa mère, s'ils vivaient encore, ni nul de ceux qui l'avaient approché dans son enfance ou sa jeunesse, n'eût pu dire en le voyant:

--«C'est Robert le Diable.»

* * * * *

Toutefois, ces dix années que Robert fit ainsi sa pénitence à la cour de l'Empereur de Rome, il ne faut pas croire qu'elles se passèrent sans incidents dignes d'être rapportés. Oui, Robert fut tel que j'ai dit pendant dix années pleines, mais il le fut surtout, plus exactement, pendant sept années; car, à partir de la huitième année de son séjour à Rome, tout en continuant de mener l'existence que vous savez, il eut des aventures.

Et je vais vous conter ces aventures, qui sont surprenantes et merveilleuses à miracle, comme vous en pourrez juger, si vous daignez me prêter une oreille attentive.

CHAPITRE QUATRIÈME

UN SINGULIER BOUFFON

Robert était depuis sept ans déjà le bouffon de l'Empereur et de Rome, lorsque le Sénéchal, qui n'avait pas encore déposé les armes, tenta de nouveaux efforts pour obtenir par la violence la fille de l'Empereur.

Contre son seigneur et maître, le Sénéchal ralluma la guerre qui s'éternisait. Il ne se contenta plus d'occuper les terres lointaines de son maître et seigneur, ni de menacer Rome à distance. Il se mit en campagne après de sérieux préparatifs, et le bruit se propagea rapidement que Rome serait à bref délai assiégée, prise et incendiée, pillée, et livrée à la soldatesque victorieuse.

A Rome, on s'effraya. Le Sénéchal semblait invincible. Et les Romains, si la paix n'eût dépendu que d'eux, l'eussent signée aussitôt, aux conditions qu'eut fixées le Sénéchal. Mais le Sénéchal en avait juré Dieu, la Croix et la Sépulture, qu'il ne signerait la paix qu'après avoir reçu de l'Empereur l'héritière du trône et, avec elle, exigence récente, la couronne. Sur quoi l'Empereur, qui avait le cœur fort, s'était obstiné plus que jamais, jurant de son côté que, si longtemps qu'il dût vivre, il ne donnerait au Sénéchal sa fille chérie, et qu'il préférerait se laisser brancher, écorcher, noyer ou décapiter. C'était donc, entre le Sénéchal et l'Empereur, la guerre à outrance.

A la vérité, le Sénéchal paraissait assuré de la victoire. L'amour l'animait, et les Romains, d'autre part, n'opposaient à sa marche qu'une défense molle. Ils subissaient plus la guerre qu'ils ne la faisaient. Ils n'avaient souci que de se retrancher solide-

ment dans Rome, et, plutôt que de se porter avec des troupes de choc à la rencontre de l'envahisseur, de réparer, surélever et fortifier les remparts de leur ville.

La nouvelle courut le monde que Rome avait déjà perdu sa joie, que sa puissance était ébranlée, que ses habitants s'enfermaient dans leurs murs comme dans une prison, et qu'ils n'avaient plus que deux années de vivres.

* * * * *

La nouvelle en courut si bien le monde qu'elle arriva jusqu'aux Turcs de Roménie. Jour fatal!

Les rois et les princes de Coroscane et d'Alénie s'assemblèrent en hâte. Ils tinrent un grand conseil où ils s'avisèrent que l'occasion était excellente de s'emparer de Rome et de conquérir sans trop de peine une ville affaiblie qu'ils convoitaient depuis longtemps.

Sitôt décidé, sitôt entrepris. Promptement, les vaisseaux furent équipés. Et alors, en mer! Voilà les Turcs qui s'embarquent et qui gagnent le large avec le ferme espoir de ravager Rome. Les voiles pleines et les vergues hautes chargées, ils cinglent, ils cinglent, les Turcs maudits. Et bientôt les voilà devant Rome.

Ils débarquent sur le rivage, dressent tentes et pavillons. Deux lieues et plus sont occupées par leur armée, qui est nombreuse. Écus, heaumes, enseignes et bannières brillent au soleil. Les Turcs se sont installés profondément sur tout le rivage.

A Rome, on s'alarme dès la première heure de ces mouvements qu'on aperçoit dans le lointain. On cherche des nouvelles,

on s'inquiète, on monte sur les remparts, on examine la plaine; chacun donne son avis, chacun apporte son renseignement; des incendies s'allument à l'horizon; on voit briller des heaumes le long de la côte, et resplendir des bannières qu'on ne reconnaît pas.

--«Que prépare le Sénéchal?» se demandent les uns.

--«Sont-ce des alliés du Sénéchal?» se demandent les autres.

Mais voici un messager tout courant qui bouscule les Romains dans les rues fourmillantes de monde.

--«Hé!» dit-il, «Peuple! Sottes gens! Vous ne voyez donc pas ce qui vous arrive? Ce sont les Turcs, les Turcs de Roménie, de Coroscane et d'Alénie. Ils viennent de débarquer. La plage est couverte de leurs troupes. Aux armes! Si vous ne leur tenez pas tête, vous êtes tous morts. Si vous ne marchez pas victorieusement contre eux, ils mettront le siège autour de la ville, et vous serez ici tous pris au piège.»

A cette annonce, il ne faut pas le dissimuler, plus d'un Romain eut envie de s'enfuir.

* * * * *

Voilà donc que le péril se complique pour le bon Empereur de Rome. L'arrivée des Turcs l'attriste et le confond. Vieux, le bon Empereur, un instant découragé, n'a plus le goût de vivre.

Mais il se ressaisit, et il convoque au palais ses barons, les sénateurs, et tout ce que Rome compte d'hommes nobles et sages. Il veut délibérer avec eux sur les mesures à prendre pour assurer la défense de la ville.

Naturellement, les avis sont divers. Les uns préconisent une sortie, et de se jeter au corps-à-corps contre les Turcs. Dieu, disent-ils, qui a déjà fait maint miracle pour son peuple, ne manquera pas d'être avec eux dans la bataille, et il leur donnera la victoire. Selon d'autres, au contraire, les Romains auraient tort de s'éloigner, car ils n'ont ni assez de monde, ni, si le nombre n'est pas forcément indispensable, des hommes assez hardis.

--«Ce qu'il faudrait», disent ceux-là, «ce serait d'appeler à l'aide les chevaliers lombards et de signer avec le Sénéchal une telle paix qu'il consentît à se mettre à leur tête. Alors, oui, nous pourrions soutenir la bataille.»

Cet avis prévalut. Grands et petits, jeunes et vieux, l'approuvèrent. L'Empereur décida de s'y ranger.

On choisit deux barons que le Sénéchal avait en amitié, et l'Empereur les envoya porter sa proposition de paix.

Les barons firent diligence, gagnant par le plus court chemin le camp du Sénéchal. Ils répétèrent mot pour mot les paroles de l'Empereur, exposèrent sans en rien cacher la situation critique de Rome, avouèrent que les Romains effrayés étaient en péril.

Mais le Sénéchal ne daigna même pas discuter les propositions de l'Empereur. Il jura que, loin de secourir aucunement l'Empereur, il ne s'emploierait qu'à ravager ses domaines, tant qu'il n'aurait pas reçu pour femme la jeune fille qu'il aimait.

A l'offre de l'Empereur, le Sénéchal ne répondit que par un insolent défi. Quel chagrin n'allait pas en avoir le malheureux Empereur humilié!

* * * * *

L'Empereur en eut un chagrin profond. Plus triste et plus découragé, il ne savait à quoi se résoudre. Il n'avait qu'une ressource: ordonner une levée en masse de tous les volontaires. Il le fit, et en même temps il convoqua de nouveau les sénateurs et ses barons.

Toute la ville, comme on pense, ne parlait plus que des combats imminents. Les dames et les damoiselles pleuraient, qui pour un père, qui pour un frère, qui pour un ami. La tristesse était dans toutes les maisons. On n'entendait plus nulle part ni chant ni musique.

Au palais de l'Empereur, l'émotion était encore plus grande qu'ailleurs. Et Robert, tout muet et tout fol qu'il paraissait, s'affligeait plus que quiconque dans le secret de son cœur, et plus que je ne saurais le dire, parce qu'il souffrait de voir souffrir l'Empereur, pour qui, pauvre fol sans ressources, il ne pouvait rien faire.

* * * * *

Par un mardi, au lever du jour, les Turcs se préparèrent à marcher sur Rome. Toutes leurs dispositions étaient prises. A l'avant-garde, ils avaient placé leurs meilleures troupes.

Du haut des remparts, les Romains les aperçurent. L'Empereur informé fit crier aux armes. Il n'avait pas plus de vingt mille hommes, dit-on, à opposer aux Turcs.

L'Empereur s'arma dans la cour du palais; puis, ayant rassemblé son monde, il répartit en brigades les éléments dont il disposait. Et il en mit une sous les ordres du Pape, qui était chargé de garder la bannière impériale contre les insultes de la gent païenne.

Après quoi, il s'écria:

--«Voici l'heure, Romains. Les Turcs nous viennent attaquer. Courons-leur sus!»

Et, tandis que les Romains sortaient de la ville, brigade par brigade, l'Empereur alla prendre congé de sa fille, douce et gracieuse damoiselle plus vermeille qu'une rose. Il la chérissait pardessus tout. Il pleura. Avant de la quitter, il eut soin de recommander à Dieu les dames et les damoiselles, qui toutes pleuraient comme lui par amour de lui, et prièrent pour détourner de leur bon Empereur toute menace de male fortune.

Et maintenant c'est fait; les Turcs marchent vers Rome, et les Romains marchent contre les Turcs, la bataille va s'engager.

* * * * *

Les Romains sont partis, et, en les voyant s'éloigner pour la bataille, Robert n'a plus le courage de retenir les larmes qui lui coulent le long du visage. Ah! Beau Seigneur Dieu, il ne laisserait pas les Romains partir sans lui, s'il ne craignait pas de vous déplaire, à vous qui lui imposâtes sa pénitence! Il n'a pas d'autre crainte en ce monde, mais il a bien celle-là.

Sous l'escalier de la chapelle, dans le chenil, sur son lit de paille, il pleure loin de tous les yeux indiscrets. Secrètement, mentalement, car il ne sonne mot jamais, pas même quand il est seul, il se lamente. Et il s'adresse à Notre Seigneur, mains jointes, lèvres closes, cœur ouvert:

--«Dieu!» dit-il en sa pensée muette, «vous qui avez sauvé tant d'âmes par votre force spirituelle contre les assauts du Malin, comme j'aurais plaisir à sauver l'Empereur contre ces Turcs

qui ont pris tant d'orgueil! Je les saurais si durement combattre que je n'en laisserais pas un debout sur la place. Mais non, Dieu ne veut pas que cela soit, il ne veut pas que j'entre dans la mêlée. Certes, s'il daignait le vouloir, les Sarrasins aujourd'hui pourraient souffrir de mon entrée dans le jeu. Je n'aurais besoin que d'une épée nue et d'une bonne lance résistante.»

Hélas! Robert soupire.

Puis il se dresse, et il se dirige en pleurant vers le jardin que personne jamais ne trouble. Près de la source claire où il aime à étancher sa soif, il va s'asseoir, espérant que dans cette solitude nul ne le verra pleurer. Toute sa pensée est tendue vers le ciel. Il supplie Dieu de secourir l'Empereur dans cette bataille dangereuse où il voudrait être à côté de lui, pourvu que Dieu lui accordât la grâce de le lui permettre. Et il pleure en silence.

* * * * *

Or écoutez bien.

Vous savez qu'une fenêtre fort étroite, si étroite qu'une seule personne s'y pouvait accouder, dominait la fontaine et le jardin, et vous savez que la fille de l'Empereur aimait à s'accouder à cette fenêtre pour regarder la plaine et la mer.

Ce jour-là, à l'heure où Robert déplorait auprès de la fontaine de n'avoir pas pu suivre l'Empereur et les barons romains, la gracieuse Damoiselle était accoudée à la fenêtre, car elle avait voulu le plus longtemps possible accompagner du regard son père et ses amis les chevaliers.

La première chose qu'elle remarqua, ce fut le bouffon.

Le bouffon tendait les mains vers le ciel comme pour prier Dieu. Et la jeune fille fut stupéfaite. Ce fou, que tout le monde croyait fou sans remède, il faisait certes à l'ordinaire des folies; mais pour faire ce qu'il faisait à cette heure, ce jour-là, près de la fontaine, il n'était probablement pas aussi fou qu'on le croyait. La Damoiselle en fut tôt persuadée. Et elle regarda longtemps Robert.

Cependant, ayant levé les yeux vers la plaine, elle aperçut le premier engagement de l'avant-garde des Turcs qui prétendaient abattre l'orgueil de Rome, et de l'avant-garde des Romains qui songeaient à repousser les envahisseurs. Déjà les archers se décochaient réciproquement des flèches meurtrières, et il y avait déjà des morts de part et d'autre sur le terrain.

Et le cœur de la Damoiselle battit violemment.

Mais il battit plus violemment encore, quand elle reporta son regard vers Robert. Car elle vit alors quelque chose de merveilleux, que je vous dirai tout de suite, même si vous ne croyez pas aux miracles, parce que je ne peux pas ne pas vous dire ce que vit la Damoiselle.

* * * * *

Voici donc ce que vit la Damoiselle, du haut de sa fenêtre, ou du moins ce qu'on sut plus tard qu'elle vit.

Près de la fontaine, devant le fou, un chevalier à cheval était arrêté. C'était un chevalier extraordinaire, un chevalier divinement beau, et qui avait d'abord ceci de merveilleux qu'il était tout blanc, tout vêtu, tout armé, tout équipé de blanc. Le haubert de ce merveilleux chevalier était plus blanc que l'argent; son écu, les

courroies de son écu, son épée étaient plus blancs que des fleurs de lis; la lance, qu'il tenait sur sa hanche, avait une alumelle plus blanche que la neige qui tombe des nues; et son cheval était plus blanc qu'une fleur épanouie.

Le chevalier mit pied à terre devant le fou, le salua, puis lui parla. Ses paroles, la Damoiselle ne les entendit peut-être pas. On sut plus tard qu'elles furent telles:

--«Ami Robert, Dieu vous commande par ma voix d'aller à la bataille. Ne croyez pas que je veuille vous tromper. Si vous doutez de moi, je vous prouverai que je ne mens point, en vous rappelant que jadis, il y a plus de sept ans, dans la forêt de Marabonde, vous avez reçu d'un saint ermite l'ordre de faire trois pénitences dont la moindre est fort douloureuse, et que je vous rappellerai exactement, si vous le désirez. Mais ne perdez pas de temps. Prenez ces armes et ce cheval, et courez au secours de l'Empereur.»

Qu'elle eût entendu ou qu'elle n'eût pas entendu, la Damoiselle du moins vit que le fou s'étendait sur le sol, les bras en croix, dans la direction de l'orient; puis se relevait, prenait les armes et l'équipement du merveilleux chevalier, s'armait et s'équipait, se ceignait de l'épée, se laçait le heaume, puis sautait d'un bel élan sur le cheval, sans daigner se servir de l'étrier; puis prenait l'écu et se le passait au cou comme un homme qui sait fort bien porter un écu, puis saisissait la grosse lance droite que le merveilleux chevalier, alors désarmé, lui offrait; enfin, piquant le cheval, partait d'un bond magnifique au galop du côté de la bataille.

La scène s'était dénouée avec une telle promptitude et une telle perfection, que la Damoiselle se demanda si jamais elle avait

connu plus noble et plus assuré chevalier que ce bouffon, qui était depuis sept ans le jouet de la cour et de la ville, sans qu'on eût pu savoir d'où il venait.

* * * * *

Sur le cheval blanc qui l'emportait au galop vers la bataille, le nouveau chevalier blanc avait l'air d'un chevalier accompli.

Il était sorti du jardin par une brèche qui s'ouvrait sur la plaine. En quelques bonds, il avait gagné la campagne.

Il n'a pas perdu de temps. Le voilà dans la campagne, emporté au galop vers l'endroit où monte le tumulte du combat, cris divers, bruits d'armes, hennissements, le tout au milieu du tapage que mènent les Sarrasins avec leurs cors, leurs tambours et leurs trompettes, dont ils jouent avec frénésie pour étourdir les chevaux de leurs adversaires.

Sans s'être arrêté, sans avoir ralenti, le Chevalier blanc arrive à la hauteur des premiers Romains qu'il avait devant lui, lesquels sont les derniers de l'arrière-garde de l'Empereur. Il les dépasse. Il dépasse les brigades romaines l'une après l'autre, et galope toujours fièrement vers les Turcs.

Tous les Romains le regardent passer du même regard. Tous se demandent quel est ce chevalier dont les armes resplendissent au soleil. Tous avouent qu'ils ne le reconnaissent pas. Tous cherchent à savoir avec quelle brigade il va combattre. Mais, quand ils voient qu'il galope droit vers les Turcs sans se soucier de se ranger dans aucune brigade, tous sont émerveillés.

--«Il va vers l'Empereur», disent-ils.

L'Empereur se tenait avec son avant-garde, qu'il commandait lui-même, pour mieux diriger le combat.

Mais le Chevalier passe à côté de l'Empereur sans s'arrêter et sans le saluer, et pousse vers l'endroit où les Turcs semblent le plus nombreux, le plus forts et le plus dangereux.

L'épervier, quand il vole une caille, n'a pas plus d'impétuosité que ce chevalier en quête de Sarrasins.

Maintenant c'est fait: voilà le Chevalier aux prises avec les Turcs.

* * * * *

Au plus épais de la mêlée, il attaque les Turcs. Oh! il ne se ménage ni ne les ménage! A peine engagé, il en désarçonne un, en renverse deux à droite et à gauche, et en abat trois de trois coups directs. Dès sa première charge, le Chevalier blanc se signale férocement.

Hardi! il se pousse au milieu des Turcs, fonce, pique, abat, oblique à droite, oblique à gauche, frappe, frappe, et frappe. En fort peu de temps, il en a tué trente qui jamais plus ne se relèveront.

Il ne se tient pas quitte pour si peu. Piquant, brochant, fonçant, obliquant, il bondit à droite, il bondit à gauche, se retourne, fonce de nouveau, est partout à la fois, cherche non point les hommes, mais les groupes; et, par la fougue de son attaque, il les disperse.

Ce chevalier furieux déconcerte les Turcs de l'avant-garde. Déjà, c'est à qui n'attendra plus son assaut. Dès qu'il se dirige

vers un groupe, les plus braves s'écartent. Ce diable de chevalier les intimide. Mais ils ont beau vouloir l'éviter; son cheval est si prompt qu'ils ne lui échappent pas.

Alors les Turcs tentent d'assommer le Chevalier Blanc de loin, à coups de massue. Ils sont adroits. Plusieurs de leurs coups portent. Mais le Chevalier est plus résistant qu'airain battu: il subit aussi bien qu'il frappe. Et rien ne le renverse, ni ne l'étourdit.

Aux coups qu'il reçoit, sa fureur redouble. Les Turcs en sentent tôt les effets. Leur avant-garde hésite, n'ose plus avancer, et soudain, prise de panique, recule.

L'avant-garde turque se replie en désordre. La Chevalier Blanc s'élance à sa poursuite. Et l'Empereur, joyeux du succès, crie aux siens:

--«Piquez! Piquez! N'ayez pas peur de ces maudits. Tous sont morts, puisque les meilleurs sont vaincus. En avant! Celui-là les a vaincus qui charge devant vous. Voyez comme il les serre de près et les abat quand ils s'attardent! Quel est donc celui-là qui se distingue devant nous? Jamais je ne vis, même en songe, si redoutable chevalier. Sus donc! derrière lui! Et que chacun aide à sa belle besogne!»

* * * * *

Excités par l'Empereur, les Romains s'élancent à la poursuite de l'avant-garde, derrière le Chevalier Blanc.

Soudain, le Chevalier Blanc s'arrête. Il vient de briser sa lance dans le corps d'un chef sarrasin. N'importe! Il tire son épée; et sa fureur semble encore accrue.

Il a rejoint les fuyards qui se réfugiaient dans une brigade accourue en renfort. Avec des bonds effrayants de son cheval, il fonce résolument au milieu des troupes fraîches. Son épée fait voler des têtes de tous côtés. Des remous se produisent dans les rangs des Turcs. Aussi bien, derrière lui, les Romains chargent avec ardeur. Sans doute tous ne le valent pas; et, si les Romains n'avaient pas à leur tête ce démon qui décourage, il est probable qu'ils ne feraient pas reculer les Turcs, qui sont d'excellents guerriers. Mais le Chevalier Blanc leur ouvre le chemin de la victoire. Il brandit son épée brillante, et les Turcs tombent, ou cèdent.

--«Après lui! Après lui!» crie l'Empereur. «Les lui laisserez-vous tuer tous?»

Les Romains répondent par des cris terribles. Le Chevalier Blanc pousse toujours. Des vides se forment à son approche. Les Romains en profitent. La panique gagne la brigade turque accourue au secours de l'avant-garde. Le sang coule. Les Turcs tombent. Les Romains progressent. Le Chevalier Blanc, diable déchaîné, entraîne la déroute des ennemis.

--«En avant!» crie l'Empereur.

Les Turcs ont fait demi-tour. Ils s'enfuient à qui mieux mieux avec des cris d'horreur. Sans se retourner, sans regarder s'ils sont poursuivis, ils se dirigent à bride abattue vers leur arrière-garde, où se trouve le gros de leurs troupes et leurs dernières réserves. Et leur fuite est si folle qu'ils mettent le désordre dans l'arrière-garde où ils arrivent épouvantés.

* * * * *

La peur est contagieuse. Les Turcs de l'arrière-garde, effrayés par leurs frères, perdent toute leur magnifique assurance du matin. Alors, comme précisément l'irrésistible chevalier fond sur eux, l'épée haute,--suivi par tous les Romains, la lance basse,--les Turcs, sans combattre, sans attendre, font demi-tour et prennent la fuite.

La déroute, subitement, de toute l'armée turque, est complète.

Ils fuient, ils fuient vers leurs tentes, vers leurs vaisseaux, les Turcs orgueilleux. Ils fuient avec tant d'ardeur que les Romains ont de la peine à les suivre. Ceux qui sont rejoints, tombent, frappés inexorablement. Les Romains n'ont pas le temps de faire des prisonniers. Ils ne poursuivent plus les Turcs, ils les pourchassent. Et la déroute mortelle s'étend à travers la campagne, d'un bout à l'autre de l'armée turque, jusqu'à la mer.

Voici déjà les fuyards les plus rapides arrivés à hauteur de leurs tentes, sur le rivage. Voici bientôt tous les Turcs acculés au rivage. Mais ils ont d'autres soucis que de défendre leurs tentes ou de disputer aux Romains leurs trésors. Ils ont d'autres soucis que de laisser aux Romains un butin splendide. A qui mieux mieux, ils se jettent dans la mer à la nage. Heureux, ceux qui pourront gagner leurs vaisseaux! Ceux-là seront les moins nombreux. Et d'autres mourront noyés entre la plage et le salut; et les autres, ceux qui ne savent pas nager, seront massacrés sans recours sur la plage.

Il en resta vingt mille, dit-on, au bord de l'eau, qui ne purent échapper aux Romains. Et il s'en noya dix mille qui, fuyant les Romains, n'atteignirent pas aux vaisseaux de leur salut. Mais pas un Turc vivant ne demeura sur le rivage.

* * * * *

Ainsi le champ de bataille appartenait aux Romains. Grande victoire! Rome était sauvée. Et, de surcroît, un riche butin récompensait les vainqueurs.

Alors, délivrés des Turcs, les Romains se ruèrent sur les tentes abandonnées avec plus d'enthousiasme qu'ils n'en avaient eu d'abord en allant à la rencontre des envahisseurs. Et l'espoir du butin promis les enivrait à ce point, que nul d'entre eux ne remarqua que le Chevalier Blanc avait disparu.

CHAPITRE CINQUIÈME

LE FOU ET LA FOLLE

A Rome, on avait déjà des nouvelles complètes de la bataille.

Dans le palais de l'Empereur, dames et damoiselles, passant de l'angoisse à la joie, se félicitaient de la défaite des Turcs, et ne causaient entre elles que du mystérieux chevalier à l'armure plus blanche que neige, auquel la victoire des Romains était due.

Toute la ville menait la même allégresse que le palais de l'Empereur. Ce n'étaient partout que cris, chansons, embrassades, commentaires, et par-dessus hommes et femmes, bourgeois et vilains, enfants et vieillards, les cloches déchaînaient leur vacarme du haut des clochers sonores.

Le peuple, ayant oublié ses craintes et sa terreur, se porta gaillardement au-devant des vainqueurs qui revenaient.

Les vainqueurs rentrèrent en triomphe. Aux acclamations du peuple, ils répondaient par des cris d'enthousiasme.

Le palais de l'Empereur était en fête. On y reçut les barons avec toutes les marques imaginables de la reconnaissance et de la satisfaction. Et la musique dominait les cris et les vivats.

Quand les barons se furent débarrassés de leur haubert, en gens fatigués qui sont heureux de se reposer dans des vêtements plus commodes, on leur annonça que la table était servie. Mis en appétit par une journée d'épreuves, ils s'empressèrent d'escorter l'Empereur et le Pape.

L'Empereur était la simplicité et la gentillesse mêmes. Lorsqu'on lui présenta l'eau, comme d'habitude, il la fit présenter d'abord au Pape; puis il s'effaça devant lui, le fit asseoir, et ne s'assit qu'après son saint hôte. Après quoi, il envoya chercher sa fille, qui, toute charmante et gracieuse, lui renouvela sa joie de la victoire remportée; et, quand il l'eut fait asseoir à côté de lui, en belle place, les barons purent alors s'asseoir aux places qui leur étaient réservées. Ainsi l'exigeait l'étiquette. Et pour finir, le reste des chevaliers et la jeunesse noble se rangèrent sur les bas-côtés de la grande salle pavée.

Alors le festin commença.

* * * * *

Or, sur son lit de paille, dans le chenil, sous l'escalier de la chapelle, Robert se réveilla tandis que les invités de l'Empereur festoyaient avec entrain.

Il voulut se lever, mais il se sentit douloureux et perclus. Et il retomba sur sa paille.

Cependant, il songea qu'il devait faire sa pénitence comme chaque jour et, malgré qu'il en eût, se rendre auprès de l'Empereur, où l'attendait son repas. Le malheureux tourna son regard vers le ciel, et courageusement se leva.

Il entra sans danser ni sauter dans la salle du festin. Il eût vainement essayé de tenter plus que de marcher, tant il était courbatu. Et c'est en marchant à petits pas qu'il se dirigea vers l'Empereur.

Les barons et les chevaliers, trop occupés de leur plaisir, ne remarquèrent peut-être pas tout de suite l'arrivée du bouffon.

Mais, sitôt qu'elle l'aperçut, la fille de l'Empereur se leva de son siège, et, debout, s'inclina profondément devant lui pour le saluer. Tout le monde vit son geste, s'en étonna, et regarda le bouffon.

Déjà, la Damoiselle se rasseyait à côté de son père.

L'Empereur avait rougi de honte. Dans la salle, on commençait à chuchoter. Des propos sévères circulaient.

--«Elle n'y pense pas!» disait-on.

Mais, pour éviter un scandale, l'Empereur fit semblant de ne pas attacher d'importance au geste de sa fille. Il se promettait de la réprimander plus tard.

Le bouffon, cause de l'incident, s'était installé, sans paraître soucieux de la curiosité qu'il soulevait, à sa place ordinaire.

Par diversion, l'Empereur le regarda. Il lui vit le visage meurtri, les sourcils enflés et fendus, le nez écorché, des marques rouges un peu partout. Et soudain il s'écria:

--«Il y a dans cette ville bien de la perversité. Dieu maudisse les méchants lâches qui m'ont aujourd'hui maltraité mon bouffon! Pendant que nous étions au combat, ils se seront amusés de l'emmener à l'écart pour l'y revêtir par moquerie d'un haubert, avant de le bourrer de coups; car regardez: ce sont marques de haubert qui sont visibles sur son visage.»

--«Ah! laissez donc, Sire!» dit-on autour de lui. «Ne vous fâchez pas. Il fut aussi à sa bataille comme nous fûmes à la nôtre, et il eut des coups comme nous en eûmes.»

L'Empereur dit:

--«Il m'est très pénible qu'on frappe un innocent. Si vous saviez de quelles jolies extravagances il est capable, vous ne pourriez vous tenir de l'aimer.»

--«Beau Sire», dit le Pape, «faites-lui en donc faire quelqu'une.»

On apporta au limier son repas de chaque jour.

Jouant son rôle malgré sa gêne, le bouffon se traîna vers le chien, lui ôta des dents les morceaux et les mangea, simplement, sans morgue et sans répugnance.

Alors, dans la salle, tous de rire, grands et petits.

--«Jamais on ne vit fol si charmant!» disaient-ils.

Et la fille de l'Empereur, blessée par ce qu'elle entendait, souffrait, étant muette, de ne pouvoir dévoiler la vérité, car elle avait tout vu, elle, du haut de sa fenêtre.

* * * * *

Le festin fini, les nappes pliées, et les tables mises de côté, barons, chevaliers et jeunes gens se rangèrent devant l'Empereur pour le féliciter de cette heureuse journée.

Mais l'Empereur était vrai gentilhomme et la modestie même. Il répondit aux éloges qu'on lui adressait, en reportant tout le mérite de la victoire au Chevalier Blanc qui s'était distingué de façon si merveilleuse.

Sur quoi, chacun raconta les prouesses que le Chevalier Blanc avait accomplies. L'un en signalait une, l'autre en décrivait une autre; tous célébraient sans restriction le courage et l'éclatant succès de l'inconnu.

--«Comme les Turcs fuyaient devant lui!»

--«S'ils eussent été moutons, et lui loup, ils n'eussent pas fui devant lui plus promptement.»

--«Il cherchait les plus arrogants et les plus forts, et il les dispersait.»

--«Il nous a tous sauvés à lui seul.»

Ils disaient de telles choses, et davantage. Et l'Empereur s'écria:

--«Ah! s'il daignait venir à ma cour et s'y fixer, je le ferais tout aussitôt comte ou duc. Il m'a tiré de peine et de honte, et de mort peut-être. Et je perdrais plutôt mon âme que de ne lui pas rendre les honneurs et les récompenses qu'il mérite.»

Alors la Damoiselle ne put pas se contenir plus longtemps.

Elle se leva, fit des signes, indiqua le bouffon de son doigt tendu, balbutia comme balbutie une muette, s'irrita de n'être pas comprise, regarda son père, lui montra de nouveau le bouffon, fit entendre des sons inintelligibles, et pleura d'impatience.

Jamais elle n'avait eu pareille attitude en public. L'Empereur en fut contrarié plus que je ne peux dire.

--«Qu'on m'appelle les gouvernantes!» ordonna-t-il.

* * * * *

Les gouvernantes venues, il leur demanda de lui expliquer ce que sa fille avait en tête.

--«Sire, à vos ordres!» répondirent-elles.

Interrogée, la jeune fille recommença ses balbutiements, ses gestes, ses signes. Toute l'assistance attendait avec curiosité la suite de cet incident.

Mais une gouvernante éclata de rire.

--«Qu'y a-t-il?» dit l'Empereur.

--«Sire», répondit-elle, «la Princesse déclare qu'il n'est pas d'homme au monde plus estimable que le bouffon.»

--«Par ma foi», dit une autre gouvernante, «il y a plus encore.»

--«Et quoi donc?» fit l'Empereur.

La gouvernante expliqua:

--«Sire, ce matin, au moment qu'après avoir dépassé le petit bois, vous plantiez votre bannière dans la plaine, notre Damoi-

selle était accoudée à sa fenêtre pour vous regarder, quand elle vit, sous le pin qui couvre la fontaine du jardin, le bouffon tendre les mains vers le ciel; puis un chevalier armé de blanc arriver sur un cheval blanc, descendre, donner ses armes et son cheval au bouffon; et le bouffon, armé, courir au galop vers la bataille. Ainsi le bouffon serait le preux qui déconfit les Turcs. Et ce n'est pas tout, Sire. Une fois la victoire assurée, le bouffon revint au jardin, par la brèche, à cheval, avec ses armes, sauf la lance. Sous le pin, il rendit armes et cheval au chevalier qui les lui avait confiés, lequel disparut en toute hâte et s'évanouit; après quoi, le bouffon se lava le visage à la fontaine, car il l'avait taché de sang en maints endroits. Voilà, Sire, ce que votre fille dit qu'elle a vu avec ses yeux grands ouverts, ce qu'elle veut vous apprendre, et ce qu'elle vient de nous révéler.»

--«Juste Dieu!» s'écria l'Empereur. «J'apprends maintenant merveilles, et c'est la première fois de ma vie que j'en apprends de semblables. Moi qui croyais que ma fille jolie était la plus sage des filles, la plus courtoise et la plus raisonnable, je vois qu'elle est devenue folle à plaisir, et si bien que j'aimerais mieux la savoir morte que telle. Oh! je devine pourquoi mon pauvre fou lui tient tant au cœur: c'est parce qu'il ne parle pas plus qu'elle-même. Le vilain répète souvent ce proverbe: «Qui se ressemble s'assemble.» Ma fille a la tête tournée. Emmenez-la dans sa chambre! Et surveillez-la de près, gouvernantes! Je ne veux plus qu'elle raconte cette sotte histoire, ni qu'elle s'intéresse encore à mon bouffon. Elle m'a fait beaucoup de peine en se levant pour le saluer, quand il est entré dans la salle du festin, tout à l'heure. J'ai bien vu dès cet instant qu'elle était devenue aussi folle que lui. Emmenez-la.»

Les gouvernantes emmenèrent la jeune fille en larmes.

Cet incident marqua la fin des réjouissances. Le Pape, d'abord, prit congé de l'Empereur. Puis, peu à peu, tous les invités se retirèrent. Et Robert alla reprendre en se traînant sa place ordinaire dans le chenil, sous l'escalier de la chapelle.

* * * * *

Ainsi s'acheva cette grande journée, et telle fut la première des aventures de Robert que je vous avais annoncées pour la huitième année de son séjour à Rome et de sa pénitence. Mais je vous conterai les autres sans tarder.

CHAPITRE SIXIÈME

LE MYSTÉRIEUX CHEVALIER

Tout ce qui avait pu des Turcs échapper aux Romains, après la déroute conduite par le Chevalier Blanc, s'était empressé de lever l'ancre et de gagner la haute mer.

Ils rentrèrent chez eux, penauds et marris, pour ne pas dire plus. Un lourd ressentiment leur emplissait le cœur. Ils avaient tous perdu quelque parent sur le rivage romain. Et ils haïssaient Rome, moins encore peut être à cause des pertes qu'elle leur avait infligées, qu'à cause de la honte qu'ils rapportaient de leur expédition manquée. Dans tout leur pays, ce ne furent bientôt que plaintes, lamentations, cris, et projets de vengeance.

Les princes païens, émirs et rois, excités par les rumeurs de leurs gens, se promirent et se jurèrent de ne pas laisser leur af-

front impuni. L'injure atteignait toute leur race. Ils décidèrent de s'en laver, de venger leurs morts, et de punir Rome, rigoureusement, dès que le beau temps leur permettrait de tenter la mer.

L'expérience les avait instruits. Ils connaissaient les difficultés de l'entreprise. Aussi ne voulurent-ils se lancer dans une nouvelle expédition qu'après avoir réuni des troupes suffisantes et préparé jusque dans ses moindres détails leur attaque future.

Leur flotte fit l'objet de leurs premiers soins. Ils réparèrent leurs nefs, firent construire, sans s'inquiéter de la dépense, des vaisseaux de bord, des chaloupes et des barques, de spacieux chalands et des galères. A ces apprêts, ils passèrent la plus grande partie de la mauvaise saison. Ils s'assurèrent également de précieuses alliances, et ne négligèrent rien pour que leur entreprise eût toutes les chances d'avoir un bon succès.

* * * * *

Au printemps, ils convoquèrent leur armée.

Elle était deux fois plus nombreuse que la première. Il y avait des Sarrasins de tous les pays, des Arabes et des Commains, des Turcs de Coroscane et de Nirvane. Et tous étaient animés des plus vifs sentiments de haine.

Ils s'embarquèrent, donnèrent toute la voile, et cinglèrent tant et tant à la clarté du ciel diurne et des étoiles, qu'ils touchèrent, après une courte navigation, au rivage romain.

Ils étaient si sûrs d'eux-mêmes, qu'ils ne prirent pas la peine de se dissimuler. Fort tranquillement, ils débarquèrent et s'établirent sur la côte, comme la première fois. Ils laissaient en-

tendre, à qui voulait, qu'ils venaient venger leurs morts et qu'ils n'avaient pas le moindre doute sur les succès de leur expédition.

* * * * *

A Rome, comme la première fois, et davantage peut-être, on s'alarma. Les menaces des Turcs, qu'on se répétait de bouche en bouche, touchaient peu à peu ceux que la victoire du printemps précédent ne suffisait pas à rassurer.

En vain, comme la première fois, sur le conseil de ses barons et des sénateurs, l'Empereur fit appel au Sénéchal; le Sénéchal répondit ce qu'il avait répondu la première fois: il réclamait pour prix de ses services la Damoiselle qu'il aimait, et la couronne. Et l'Empereur jura de nouveau que, tant qu'il vivrait, il n'accorderait pas sa fille à ce vassal félon. Et les Romains se trouvèrent, comme la première fois, réduits à leurs seules ressources.

Du conseil que tint l'Empereur en son palais, il ne sortit rien de plus que ce qui était sorti du conseil de l'année précédente. Rome, sous une menace d'autant plus grave, ne pouvait que s'en remettre à la miséricorde divine.

--«Dieu», se disaient-ils, «jamais aux siens ne manqua.»

Cette fois encore, le Pape intervint de toute son autorité spirituelle. Sur ses instances, grands et petits, hommes et femmes, prièrent, jeûnèrent, implorèrent du ciel le secours miraculeux qu'ils en avaient déjà reçu. Tous souhaitaient ardemment que réapparût le merveilleux chevalier à l'armure blanche.

* * * * *

Ce fut par un lundi, dès la première clarté du jour, que les Turcs se mirent en marche vers Rome.

Leur armée s'avançait en bon ordre, précédée par une avant-garde hardie de leurs meilleurs guerriers, troupe intrépide, pressée d'en venir aux mains.

Des nuages de poussière, soulevée par leurs chevaux, annoncèrent à Rome leur approche.

--«Aux armes!» crièrent les guetteurs.

Comme l'année précédente, l'Empereur conduisit lui-même ses brigades dans la campagne. Les chevaux hennissaient. Les longues trompettes sonnaient. Les écus au soleil brillaient, et les pennons flottaient au vent. Et dans la ville, où l'on n'entendait plus de bruit, dames et demoiselles pleuraient pour leurs parents et leurs amis qui s'en allaient en grand péril de mort contre les Sarrasins, et priaient Dieu de susciter encore contre les maudits le merveilleux chevalier aux armes blanches.

Cela, tandis que la fille de l'Empereur, accoudée à sa fenêtre, suivait du regard les progrès des deux armées, et surtout attendait, avec plus de foi que quiconque, l'intervention opportune du Chevalier Blanc.

* * * * *

Or écoutez-moi.

Je ne vous tairai pas plus longtemps que le miracle demandé par les Romains se produisit quand il fut nécessaire.

A l'instant même où les Romains faiblissaient devant les Turcs, le Chevalier aux armes blanches accourut au galop, la

lance basse, vers le plus fort de la mêlée.

Il était temps. Déjà les Romains débordés reculaient, cédant le champ de bataille. Mais, quand ils aperçurent le Chevalier Blanc qui accourait, ils poussèrent de grands cris, et, reprenant courage, tinrent.

--«Tenez! Tenez!» criait l'Empereur tout réjoui. «Il vient, notre Sauveur, il vient! Tenez, Romains, tenez! Et en avant!»

Les Turcs avaient aperçu le Chevalier Blanc qui fonçait sur eux. A l'éclat de ses armes, à l'impétuosité de sa course, aux cris de joie poussés par les Romains, ils reconnurent l'étonnant démon qui avait dérouté leurs troupes l'année précédente. Ils avaient trop entendu parler de ses exploits. Ils savaient trop quel massacre de Turcs il avait fait à lui seul, et comment il maniait la lance et l'épée. Et si, avant de l'avoir vu, ils se l'imaginaient dangereux, ils comprirent, en le voyant, qu'ils l'avaient imaginé moins terrible. Tellement que plusieurs d'entre eux, saisis d'une crainte insurmontable, murmurèrent:

--«C'est le Saint Georges des Chrétiens.»

* * * * *

Terrible, en effet, et comme une vraie tempête que rien n'arrêtera, tel le Chevalier Blanc se précipita, la lance basse, dans la mêlée.

Piquant, brochant, fonçant, frappant, renversant, tuant, droit devant lui il pénétrait dans les rangs épais des Turcs.

En moins de rien, la bataille se retourna contre les envahisseurs qui chantaient trop tôt victoire. Les Romains s'étaient res-

saisis. Une affreuse confusion ébranlait l'avant-garde turque.

Par bonheur aussi, très rapidement, le Chevalier Blanc se trouva tout à coup en face du Grand Émir des Sarrasins.

Leur combat fut bref. Le Chevalier Blanc planta le fer de sa lance d'outre en outre dans la poitrine du Grand Émir. Le Grand Émir tomba, mort.

Ce seul succès, si tôt remporté, détermina sur-le-champ la panique chez l'ennemi. Le Grand Émir tombé, il ne resta plus devant le Chevalier Blanc qu'un troupeau de chiens en débandade.

Le Chevalier Blanc se lança vigoureusement à leur poursuite.

* * * * *

Ils fuyaient, ils fuyaient, les Turcs! La peur les talonnait. En dépit de leur nombre, en dépit de leurs menaces, en dépit même de leur bravoure, qui n'est pas niable, ils abandonnaient le champ de bataille au Chevalier Blanc. Le Chevalier Blanc n'avait pas fait si bien de moitié, l'année précédente. Suivi, mais à distance, par les Romains, il pourchassait les fuyards. Ceux qu'il atteignait, il les désarçonnait, et passait, laissant aux Romains le soin de les achever, laissant aux Romains le soin de glaner sur ses traces.

Sans se regarder, les Sarrasins fuyaient, grands et petits, même les meilleurs, même les émirs, à qui mieux mieux, vers la côte, vers les tentes, vers la mer, vers la flotte. Ceux qui tombaient étaient sûrs de mourir. Tous n'avaient plus qu'un but, qu'une envie, qu'une volonté: gagner les vaisseaux, fuir, fuir à jamais ce maudit territoire romain.

Comme l'année précédente, ce fut l'abandon du train de combat, du campement, de toutes les richesses enfermées dans les tentes, ce fut la course à la mer, la ruée vers les vaisseaux, et ce fut pour la plupart la noyade dans les conditions les plus atroces.

Comme l'année précédente, mais avec moins de difficultés encore, bien que le nombre des ennemis fût deux fois plus élevé, les Romains demeuraient maîtres du champ de bataille.

* * * * *

Cette fois, l'Empereur victorieux ne permit point que le Chevalier Blanc lui échappât.

A peine assuré de la déroute complète des Turcs, il s'écriait:

--«Celui qui nous a sauvés comme l'année dernière, qu'on me l'amène vite! Je le veux pour ami devant vous tous.»

Mais, malgré toute sa hâte et toute sa bonne intention, l'excellent Empereur fut encore trahi. Le Chevalier Blanc n'avait pas attendu, pour s'en retourner, que la bataille fût définitivement acquise. On eut beau le chercher partout, on ne le trouva point.

--«Il ne s'est pourtant pas envolé!» dirent plusieurs barons.

L'Empereur était fort mécontent.

--«Certes non, il ne s'est pas envolé!» dit un chevalier. «Nous l'avons vu, il n'y a guère, qui s'en allait vers la ville, tout comme un quelconque chevalier de chair et d'os, tel que moi.»

--«Je l'ai bien vu aussi», dit un autre. «Il passait le long du boqueteau, là-bas, Sire.»

--«C'est donc qu'il ne veut pas que nous le revoyions!» conclut l'Empereur attristé. «Et nous ne le reverrons que quand il lui plaira de venir à nous. Fasse le ciel que ce soit bientôt! Mais vous, barons, mes preux, mes chevaliers, je vous invite à ma table aujourd'hui pour célébrer notre victoire.»

Et les vainqueurs reprirent le chemin de Rome où ils rentrèrent triomphalement, aux acclamations du peuple, au bruit des cloches et des musiques, comme l'année précédente.

* * * * *

Comme l'année précédente, il y eut un magnifique festin au palais de l'Empereur.

Que vous dirai-je pour ne pas abuser de votre patience? Si je voulais être exact à loisir, je devrais vous répéter à peu près mot pour mot ce que je vous ai déjà conté du festin de l'année précédente.

On y vit venir le bouffon, à petits pas. Mais, cette fois, l'Empereur l'apostropha tout de suite.

--«Seigneur!» dit-il en plaisantant, «soyez le bienvenu. Seyez-vous à la meilleure place que vous voudrez choisir, cher Seigneur des bons tours que vous savez! Car il est juste que vous ayez part à notre fête.»

Robert s'assit aux pieds de l'Empereur.

La fille de l'Empereur se leva, s'inclina profondément devant lui, et se rassit à côté de son père, sans avoir l'air gêné le moins du monde.

Alors, pour détourner l'attention des assistants, l'Empereur, très honteux, fit semblant de s'intéresser aux traces de coups que le bouffon portait sur son visage.

--«Dieu!» dit-il, «comme on a maltraité mon fol aujourd'hui! On l'a blessé, on lui a déchiré tout le visage.»

Et il renouvela sa colère contre les lâches qui tourmentaient un malheureux sans défense.

Puis, il lui fit donner à manger, comme d'habitude.

Et le bouffon disputa le pain et la viande au limier son ami, avec force grimaces, afin de mettre en joie les invités de son maître.

Et les invités eurent une joie si bruyante que la fille de l'Empereur en rougit de chagrin.

* * * * *

Tout se passa comme l'année précédente, vous dis-je, tout, jusqu'à la scène finale que vous devinez.

Après le festin, en effet, les nappes ôtées et les tables rangées, tandis que la cour entourait l'Empereur, on parla du Chevalier Blanc. Chacun rendait hommage à sa gloire incontestable.

Et l'Empereur dit:

--«Vous avez raison. Toute la victoire fut sienne. S'il daignait m'en demander le prix, je lui remettrais et de mes terres et de ma fortune tout ce qu'il en voudrait, s'il en voulait. Mais il me semble bien se soucier fort peu de récompense aucune. Qui nous révèlera pour quel motif et par quel hasard il nous secourt, depuis deux

ans, chaque fois que nous sommes en danger, et ce sans se faire connaître et sans même nous adresser la moindre parole? Barons, je verserais à l'instant mille marcs d'or fin, et davantage s'il faut, pour le voir seulement une fois devant moi.»

Alors la fille de l'Empereur se leva, et désigna le bouffon à son père.

Et l'Empereur, ne se contenant plus, s'écria:

--«Qu'on l'emmène! qu'on l'emmène! Il n'y a pas à dire non: ma fille est folle, et plus folle que l'an dernier, et folle définitivement, puisqu'elle s'obstine dans cette idée fixe, malgré mes ordres, et malgré la peine qu'elle sait qu'elle me fait. Qu'on l'emmène vite!»

Et la journée s'acheva sur cette scène, comme l'année précédente, l'Empereur gardant son opinion et sa fille gardant la sienne, et le bouffon regagnant sa place dans le chenil, sous l'escalier de la chapelle, comme toujours.

CHAPITRE SEPTIÈME

LA CHASSE AU VAINQUEUR

Déconfits sans avoir pu soutenir le combat qu'eux-mêmes ils avaient engagé contre les Romains, les Turcs pleuraient de rage, mais cette fois leur honte était plus grande que leur colère, quand ils rentrèrent chez eux. Ils n'acceptaient pas d'avoir été si outrageusement et si incompréhensiblement mis en déroute par un seul chevalier sans qui les Romains eussent été anéantis.

Leur retour lamentable en Roménie excita l'orgueil blessé de tous les pays païens. Il n'y eut partout qu'un cri:

--«Vengeance!»

De partout, les païens se levèrent, de partout, de la Babylone du désert et de l'autre Babylone, qui est le Caire; d'Arabie et de Syrie, où ils sont barbus et chevelus à l'excès; d'Alexandrie, d'Aumarie et de Russandre, et de Camoile. Le roi de Damas réunit à lui seul une armée considérable. De Rohais, de Coroscane, d'où encore? les Sarrasins se levèrent pour châtier Rome. Les Pichenars et les Commains ne furent pas les derniers à se lever. Bref, il y eut tant d'empressement dans tous les pays païens, que les Turcs purent mettre sur pied une armée plus grande que toutes celles qu'ils avaient mobilisées jusqu'alors. Et tous ces hommes, qui valaient autant par leurs vertus personnelles que par leur nombre, jurèrent solennellement de détruire Rome, de massacrer tous les Romains, et de faire si bien contre le terrible Chevalier Blanc, pourvu qu'il se présentât, que nul artifice et nul charme ne les empêcheraient de lui arracher l'âme du corps.

Il est certain que jamais, ni la première fois, ni la deuxième, les Turcs ne s'étaient préparés avec tant de minutie et d'acharnement. Il est certain que jamais Rome ne fut sous la menace d'une invasion plus puissante.

* * * * *

Les Turcs s'embarquèrent quand les prés recommencèrent à verdir et les feuilles à naître des boutons.

La mer était mauvaise. Mais ils cinglèrent tant et tant, ces Turcs maudits, qu'ils abordèrent sans encombre au rivage de

Rome. Débarquer, décharger les vaisseaux, dresser les tentes, organiser le campement, tout fut fait dans le plus grand ordre et le moins de temps possible.

Ce fut pour Rome une surprise douloureuse. Les Turcs arrivaient à l'improviste, et ils semblaient cette fois occuper la côte avec une armée plus nombreuse que les deux armées réunies qu'ils avaient déjà menées contre la ville de l'Empereur et du Pape.

Or Rome, éprouvée par les deux dernières invasions turques, et toujours pressée à distance par les tentatives du Sénéchal félon, était plus faible que les fois précédentes, et moins capable d'opposer une résistance efficace. En outre, il lui était difficile de se chercher des alliés: les Turcs débarqués ne lui en donneraient pas le loisir. Et quels alliés pourraient accourir assez tôt?

Malgré les deux affronts qu'il avait essuyés déjà, l'Empereur désespéré, pour ne négliger rien, fit appel encore une fois à la loyauté du Sénéchal, l'adjurant de ne se point rendre coupable davantage d'abandon et de vilaine rancune. A quoi le Sénéchal ne répondit que par son même refus obstiné. Ce qui fâcha cruellement l'Empereur, lequel jura que, plutôt que de livrer sa fille jolie à ce misérable Sénéchal, il aimerait mieux voir mourir tous les Romains et s'effondrer toute la ville.

Cette fois encore, les Romains ne devaient compter que sur eux. Mais leur espoir était plus précaire que jamais.

* * * * *

Entre autres bruits qui circulaient dans la ville, il y en avait un qui troublait davantage les Romains: c'est que les Turcs se van-

taient de conjuguer tous leurs efforts pour abattre, avant toute chose, le Chevalier Blanc, s'il venait au secours des Romains.

Or les Romains, de leur côté, ne se croyaient capables d'échapper à un désastre que si le Chevalier Blanc venait à leur secours. Et aux vœux qu'ils faisaient afin que le Chevalier Blanc les secourût encore cette fois, ils joignaient le souhait que ce mystérieux chevalier blanc fût vraiment, comme beaucoup le disaient, un envoyé du ciel, et par conséquent invincible.

Cependant, ceux qui doutaient de l'origine surhumaine de leur sauveur, étaient en émoi. Ils regrettaient qu'on n'eût pas recherché le Chevalier Blanc avec assez de zèle, et ils craignaient que, fâché peut-être de leur indifférence, le Chevalier Blanc ne consentît plus à sauver les Romains.

C'est pourquoi l'Empereur dit, en séance du conseil où il avait mandé le Pape, les sénateurs, ses barons, et tous ses grands vassaux:

--«Seigneurs, Dieu nous a par deux fois envoyé gracieusement un chevalier pour nous défendre. Sans ce défenseur, je ne sais si nous serions venus à bout des Turcs, et j'ose à peine imaginer ce qu'aurait pu devenir Rome. Celui-là méritait les plus magnifiques récompenses. Nous ne lui avons rien donné. J'en suis pour ma part plus contrit que je ne saurais dire. Toutefois, si Dieu nous veut garder, et donc nous envoyer une troisième fois le Chevalier Blanc, je veux que nous nous acquittions de notre dette, et ce par tous les moyens. Je veux qu'après la bataille nous le retenions de force. S'il est ange du Seigneur, comme certains l'affirment, nous le saurons, et nous saurons à qui revient de droit notre gratitude. Si d'autre part il est simple mortel, je veux qu'il ne s'échappe

point de la bataille, pourvu qu'il s'y montre. A cette fin, le jour de la bataille, j'embusquerai trente bons chevaliers, là-bas, dans les taillis du boqueteau le long duquel on vit s'enfuir, l'an dernier, le Chevalier Blanc après la victoire. On le prendra, on le tiendra, on me l'amènera, et je le récompenserai comme je dois, s'il plaît à Dieu de nous l'envoyer.»

Ainsi, des deux côtés, le Chevalier Blanc courait de grands risques, s'il reparaissait: les Turcs voulaient le tuer, et les Romains voulaient le connaître. Et, si Robert avait su dans quelle alternative ses amis et ses ennemis le plaçaient, il n'aurait peut-être pas redouté le plus ses ennemis.

* * * * *

Par un mercredi, au petit jour, les Turcs marchèrent sur Rome, poussant en avant-garde les Commains et les Pichenars.

Tant bien que mal, l'Empereur avait pris les meilleures dispositions qu'il pût prendre pour parer à un désastre, ou du moins pour sauver l'honneur de la défense. Ses barons étaient prêts, ses brigades ordonnées, ses gens résolus. Mais surtout il attendait l'aide opportune du Chevalier Blanc.

--«Viendra-t-il?» se demandaient les Romains.

L'Empereur perdit un peu de temps à donner ses ordres aux trente chevaliers qu'il chargeait de s'emparer du Chevalier Blanc après la bataille. Il ne fut satisfait que lorsqu'il les vit s'enfoncer dans leur embuscade, sous les frondaisons du boqueteau d'où ils ne surgiraient qu'au moment que le Chevalier Blanc s'en retournerait vers la ville.

Ce point réglé, alors seulement l'Empereur mit ses troupes en marche. Les cors et les trompettes sonnèrent. Et le Pape, qui suivait son enseigne, bénit les Romains.

Accoudée à sa fenêtre, la fille de l'Empereur assistait au départ. Elle était plus anxieuse, elle aussi, que la dernière fois.

Cette fois, en effet, les Turcs étaient plus nombreux, plus entreprenants, plus hardis, et ils s'approchaient si rapidement, poussant à fond leurs chevaux, que la Damoiselle pouvait discerner leurs premiers cavaliers qui bousculaient déjà les éclaireurs romains.

Et elle aussi, la gracieuse Damoiselle que tous croyaient folle, elle se demandait si le Chevalier Blanc reparaîtrait pour la troisième fois, et pour la dernière fois sans doute sous le masque d'un inconnu, puisqu'après la bataille il serait appréhendé par ordre de l'Empereur, et dévoilé.

* * * * *

Or, pour la troisième fois, le Chevalier Blanc parut sur le champ de bataille.

Il y parut au bon moment. Les Romains peinaient. Certes, ils n'étaient pas encore en retraite, comme ils l'étaient l'année précédente, quand le Chevalier Blanc était survenu. Mais ils ne tenaient plus que désespérément devant les masses turques. A vrai dire, ils se battaient autour de la bannière impériale, toute éblouissante d'or au soleil, objet de convoitise pour les uns, emblème sacré pour les autres. Et la situation des Romains n'était pas excellente, il s'en faut de beaucoup. Mais le Chevalier Blanc parut.

Romains et Turcs, qui l'attendaient pareillement, quoique sans espoirs semblables, l'aperçurent de loin, comme il passait le long du boqueteau d'où les trente chevaliers embusqués par l'Empereur se gardèrent bien de surgir, car ils ne devaient s'emparer du Chevalier Blanc qu'après la bataille.

Il accourait au galop.

Comme si le nombre exceptionnel des ennemis l'excitait davantage, il fonçait droit sur eux. Un loup affamé ne se rue pas sur une proie avec plus de furie.

--«Voici le Chevalier Blanc!» s'écrièrent les Romains.

--«Voilà le Chevalier Blanc!» s'écrièrent les Turcs.

Il ne fallut que ces deux cris pour que la bataille se décidât.

* * * * *

Les incrédules souriront. Ils objecteront que j'exagère, qu'un seul chevalier ne peut pas jeter en déroute toute une armée si puissante que celle que j'ai décrite, et ils refuseront de m'écouter. Mais, à ceux-là, je répondrai que, même s'ils ne croient pas aux miracles, ils doivent croire aux revirements merveilleux qui se produisent sur tous les champs de bataille.

Tous les soldats vous diront qu'une troupe qui veut vaincre vainc, qu'une troupe sans chef est perdue immédiatement, qu'un chef fait de sa troupe ce qu'il veut, et que souvent telle troupe qui se croyait vaincue s'est tout à coup trouvée victorieuse.

Ainsi, les Turcs avaient le dessus; en moins de rien, ils eurent le dessous. Ils étaient plus nombreux que les Romains; ils furent repoussés par les Romains. Acceptez enfin la chose comme elle

fut: pour la troisième fois, si extraordinaire que cela vous semble, les Turcs furent vaincus, refoulés, poursuivis, mis en déroute. Aussi bien, les chroniqueurs le disent. Et nous n'avons pas à discuter.

* * * * *

Donc, qu'on y consente, l'arrivée du Chevalier Blanc changea la face du combat.

Furieusement, il attaqua les Turcs. La lance basse, il pénétra dans leurs rangs. Piquant, brochant, éperonnant, il frappa, poussa, renversa, abattit, tua. En peu de temps, il eut son gonfanon tout ensanglanté.

Vous souvient-il que, l'année précédente, le Chevalier avait pu, dès les premiers instants, se trouver en face du Grand Émir et le transpercer de sa lance? Cette fois, il se trouva bientôt en face du Roi de Moriagne, Sarrasin fastueux, qui chevauchait en tête de sa division. Irrésistible, le Chevalier Blanc lui planta sa lance en pleine poitrine. Le Roi renversé glissa de cheval, brisant dans sa chute le bois de la lance que le Chevalier Blanc ne lui retira pas assez vite. Mais le Chevalier Blanc ne se troubla point pour si peu. Prompt, il prit son épée, bondit au milieu des gens du Roi de Moriagne, et, faisant de grands moulinets, il les dispersa comme autant de mouches.

Cependant, plus actifs que l'année précédente, les Turcs ne cédèrent pas tout de suite. Devant le Chevalier Blanc, ils s'écartaient, et lui s'enfonçait de plus en plus au milieu de leurs rangs qu'il s'ouvrait à coups d'épée. Mais, derrière lui, ils essayaient de se reprendre, et de se reformer, et de l'attaquer dans le dos. Essais inutiles, qu'ils payèrent cher. Le Chevalier Blanc brusque-

ment faisait volte-face, et se débarrassait des sournois cavaliers. Et d'ailleurs, les Romains s'empressaient à l'envi de courir sur ses traces. Et, peu à peu, le désordre augmentant, les Turcs reculèrent.

* * * * *

Je ne vous conterai pas tous les détails de la lutte. Ils vous rebuteraient peut-être, et vous n'y trouveriez pas le plaisir que ceux-là seuls y trouveraient qui auraient été soldats un jour dans quelque guerre. Je ne vous dirai donc que ce qu'il y eut de singulier dans la troisième déroute que les Romains, conduits et stimulés par le Chevalier Blanc, infligèrent aux Turcs.

Et d'abord, le Chevalier Blanc eut soudain l'heureuse fortune d'apercevoir à peu de distance l'étendard des Sarrasins. L'apercevoir, piquer vers lui, l'attaquer et l'abattre, ce fut l'affaire d'un instant. Ce fut aussi le signal de la panique chez les Turcs, de la panique et de la fuite à toute bride vers la mer.

Malheureusement pour eux, les Turcs s'étaient avancés vers Rome avec trop d'ardeur. Dans leur hâte de surprendre et de prendre la ville, ils n'avaient pas assez ménagé leurs chevaux. Trop vite, ils étaient allés trop loin. Or, de la mer à la ville, il y avait huit lieues. En outre, le soleil donnait de tout son éclat sur le champ de bataille, et la chaleur était intolérable. De sorte que, voulant fuir, gagner la mer, et refaire à trop vive allure tout le chemin qu'ils venaient de faire d'un train excessif, les Turcs furent trahis par leurs montures. Leurs chevaux épuisés s'abattirent, les laissant à la merci des Romains, qui massacrèrent sans pitié les Turcs démontés.

Ce n'est pas tout. Acculés enfin au rivage, ils n'y trouvèrent pas l'espoir de salut qu'ils y avaient trouvé les deux autres fois. Pendant la bataille, en effet, le vent s'était levé, et une horrible tempête secouait la mer. Quand les Turcs voulurent essayer de gagner les vaisseaux à la nage, ils furent ou bien engloutis ou bien rejetés à la grève.

Ce fut une fin de combat lamentable. Ceux que les vagues rejetaient, étaient reçus à coups d'épée et de lance par les Romains. Le carnage y fut monstrueux. Les Turcs tombaient les uns sur les autres. Partout, au bord de l'eau, on ne voyait que des tas de cadavres. Et les Sarrasins maudits avaient le choix ou de mourir noyés sans recours dans l'onde furieuse, ou de succomber à la colère des Romains sur le rivage.

Disons-le pour achever: pas un Turc ne survécut. De toute cette troisième armée, la plus puissante qu'ils eussent dressée contre Rome, et qui subit la plus sombre défaite, il ne resta rien. Et cette troisième victoire de Rome, qui était celle que les Romains avaient le moins espérée, fut la plus complète et la plus grandiose.

* * * * *

Et le Chevalier Blanc?

Au milieu du désordre qui régnait quand les Romains se ruèrent au butin, il s'y prit si adroitement qu'il se retira du champ de bataille sans être arrêté ni remarqué par personne.

Il se dirigeait vers la ville, et déjà il s'approchait du boqueteau où l'attendaient en embuscade les trente chevaliers choisis par l'Empereur.

Depuis longtemps ils l'observaient. Ils l'attendaient sans bouger. Telle était en effet leur consigne: laisser le Chevalier arriver à leur hauteur; puis, à ce moment, surgir tous ensemble du bois, le cerner, saisir son cheval par la bride pour l'empêcher de fuir, ou, au besoin, tuer son cheval, dernière ressource.

Or le Chevalier Blanc ne soupçonnait rien. Il s'en retournait vers Rome au petit galop.

Soudain, quand il fut à hauteur des trente chevaliers, voilà les trente chevaliers qui surgissent des fourrés du boqueteau, et, piquant à l'envi sur le Chevalier Blanc, lui crient à toute bouche:

--«Vassal, vous êtes nôtre. Par ordre de l'Empereur, vous serez à l'honneur aujourd'hui.»

De surprise, il s'arrête, regarde les chevaliers qui accourent, comprend d'un trait la menace, s'attriste à la crainte d'un combat possible à soutenir contre les envoyés de l'Empereur, car il avait le droit de se battre contre les Turcs, mais il n'a pas le droit de porter le moindre coup contre tout autre. Il s'attriste en même temps à la crainte d'être pris et reconnu et fêté et récompensé, et de ne plus pouvoir faire comme il doit sa pénitence. S'il est pris, que deviendra-t-il? C'est son salut qui est en péril.

D'un trait, en moins de rien, il mesure tout le danger. Et brusquement, brochant et frappant son cheval, il se lance au grand galop vers la ville, fuyant à bride abattue, lui, le chevalier terrible devant qui tous les Turcs s'enfuyaient. Et il prie Dieu de lui venir en aide.

* * * * *

Derrière lui, un nuage de poussière monte. Les trente cavaliers sont à ses trousses. Une poursuite endiablée commence.

Tantôt les cavaliers gagnent du terrain et baissent la lance vers le cheval du Chevalier Blanc, et tantôt le Chevalier Blanc, forçant sa bête, leur échappe.

La poursuite est dure. Les chevaux soufflent, suent, s'épuisent.

Le Chevalier Blanc fuit toujours.

Un étang les arrête, qu'il faut contourner. Les chevaux n'en peuvent plus. Les chevaliers sont obligés d'abandonner.

Un seul d'entre eux s'obstine, et pique sur le Chevalier Blanc.

Il pique et broche et frappe tant et si fort, qu'il finit par rejoindre le Chevalier Blanc. Il baisse déjà la lance, il pique encore, vise le cheval du Chevalier Blanc entre les sangles pour l'abattre net, pique encore, pousse sa lance à fond, et avec un grand cri de joie s'arrête, son cheval exténué.

Mais le Chevalier Blanc s'échappe.

L'autre a ramené sa lance tordue et sanglante, ou plutôt il n'en ramène que le bois. Le fer en est resté, non point dans le ventre du cheval, mais dans la cuisse du Chevalier Blanc. Et le Chevalier Blanc, qui n'a pas crié sous le coup, s'enfuit à bride abattue, en serrant tant qu'il peut sa plaie, pour que le sang n'en tombe pas à terre et ne trahisse pas le chemin de sa retraite.

* * * * *

Blessé, mais toujours droit en selle, le Chevalier Blanc rentre par la brèche au jardin, descend, rend armes et cheval, et, se

croyant seul près de la fontaine, se met à songer.

Comme les autres fois, il a le visage meurtri, et il est moulu des coups que les Turcs ne lui ont pas ménagés. Mais c'est de sa blessure à la cuisse qu'il souffre surtout; et, ce qui l'inquiète davantage, c'est la crainte de ne pas pouvoir dissimuler sa blessure, où le fer de la lance est demeuré planté.

Douloureusement, il se traîne jusqu'à la source et lave d'abord le sang qui souille sa plaie. Mais la plaie ouverte saigne.

Robert comprend qu'il en doit retirer le fer cruel, faute de quoi jamais la plaie ne se fermera.

Douloureusement, mais courageusement, il s'exécute. Tant bien que mal, il arrive à retirer le fer profond.

Cependant, il a besoin d'un emplâtre pour sa blessure. Et où le chercher? Ingénieux, il dépouille de sa mousse un arbre sec, puis sonde le trou de sa plaie, y enfonce un tampon de mousse, non sans pâlir plus d'une fois; puis il se lève, ramasse le fer de la lance, et, pour que nul ne le retrouve, le cache sous terre, dans une des conduites de la fontaine.

Après quoi, la jambe lourde et le visage décoloré, il quitte le jardin lentement, péniblement, et se dirige vers son lit de paille, dans le chenil, sous l'escalier de la chapelle.

Dieu! comme elle pleure, à sa fenêtre, la charmante fille de l'Empereur, qui a tout vu, la bataille et l'embuscade, la poursuite et la blessure, et la plaie affreuse du bienfaiteur méconnu!

* * * * *

Sur le rivage, au milieu du champ de bataille conquis, l'Empereur se réjouissait sans arrière-pensée de sa victoire.

Tandis que, suivant ses instructions, on partageait entre les vainqueurs le butin rassemblé, il manda près de lui le Pape, les barons, ses plus nobles vassaux, tant pour les inviter à célébrer avec lui cette belle journée, que pour recevoir en leur présence le Chevalier Blanc qu'il se flattait de voir bientôt.

Les barons étaient inquiets.

--«N'ayez crainte», dit l'Empereur. «S'il a pris par le boqueteau que vous savez, nous le verrons. Les chevaliers que j'y ai embusqués lui ont sûrement coupé la retraite, et ils me l'amèneront.»

Or, soudain, un baron s'écria:

--«Les voici qui s'en viennent.»

--«Mais comme ils viennent lentement!» fit un autre.

--«Ils baissent la tête, voyez!» dit un troisième.

L'Empereur s'était élancé vers eux.

--«Où est le Chevalier Blanc?» leur cria-t-il de loin.

L'un d'eux répondit:

--«Sire, nous ne l'avons pas. Nous le poursuivîmes à l'envi tant que nous pûmes, mais nous y dûmes tous renoncer, sauf celui-là, Sire, dont vous voyez la lance brisée et sanglante. Il l'atteignit, celui-là, oui, nous pouvons l'affirmer. Et il allait tuer son cheval, pour le saisir démonté; mais, le malheur aidant, il manqua le cheval et toucha l'homme à la cuisse. Dieu permette que la bles-

sure soit guérissable! L'inconnu s'est échappé, emportant dans sa cuisse le fer de la lance. Et le chevalier que voilà se désespère du coup qu'il lui porta. Regardez, Sire, comme le bois de sa lance est sanglant!»

--«Il a mal fait», dit l'Empereur, «mais il n'a pas mal agi, puisqu'il a fait ce qu'il a pu, et qu'il n'a pas voulu ce qu'il a fait.»

Autour de l'Empereur, barons, comtes et ducs, étaient consternés. L'Empereur fondit en larmes.

--«Il nous faut donc rentrer à Rome sans lui,» dit-il.

Mais après une victoire plus grande que toutes les autres réunies, le retour des vainqueurs fut cette fois moins joyeux. Un morne silence pesait sur toute l'armée.

CHAPITRE HUITIÈME

LE BIENFAITEUR INTROUVABLE

A Rome, la tristesse des vainqueurs se répandit dans toute la ville, assombrissant brusquement la gaîté déçue de la population. Il n'y eut bientôt bourgeoise ou vilaine qui ne s'affligeât de tout son cœur. Dieu! qu'on plaignit le pauvre Chevalier!

On disait:

--«Il s'en va donc, blessé par nous, qu'il a sauvés! Son bienfait tourne à sa perte, et nous le récompensons d'une offense! Dieu devrait bien tous vous confondre, et la terre se dérober sous vos pas, quand vous avez tué celui qui vous arracha de la mort! Non

content de vous sauver, il vous enrichit de tout ce butin turc dont votre ville à présent est pleine; et vous, vous lui donnez une blessure mortelle!»

Et la fête qu'on préparait n'eut pas l'éclat que les Romains auraient pu y mettre, si ce beau jour de victoire avait été sans nuage.

* * * * *

Au palais impérial, la fête n'eut pas davantage l'ampleur accoutumée. Il y avait une gêne dont nul ne parlait, mais dont tous éprouvaient en secret l'acuité.

Ce fut une fête grave, où l'on sentait que manquait un élément indispensable, la sécurité des âmes tranquilles, la paix des consciences sans tache.

Robert, lui, aurait bien voulu pouvoir se dispenser d'y assister. Sa blessure le tourmentait. Mais quelle excuse eût-il invoquée, puisqu'on le croyait muet, et qu'il ne se souciait pas d'éveiller sur lui l'attention?

Il essaya de se lever, de marcher sans boiter. Il blêmit. Il était faible. Il boitait. Plus exactement, il ne pouvait poser à terre le pied de sa jambe malade. Comment se traînerait-il jusqu'à la salle du festin?

Il s'y rendit à cloche-pied, avec force grimaces, qu'on prit pour grimaces ridicules, et qui n'étaient que grimaces involontaires et douloureuses.

On remarqua bien pourtant qu'il n'entrait pas aussi délibérément que les autres fois.

A sa vue, la fille de l'Empereur s'était dressée. Elle attendit debout qu'il fût près d'elle; puis, mains jointes, dans un geste très simple, elle inclina profondément, gravement, devant lui, sa jolie tête blonde; après quoi, elle se rassit.

L'Empereur, peiné, redouta que sa fille ne renouvelât ses incongruités des festins précédents.

--«Elle est toujours folle!» songea-t-il.

Mais, hochant la tête d'un air mécontent, afin de donner le change, il s'écria, comme les autres fois:

--«Dieu! que ce peuple est vil, qui profite de notre absence pour se distraire si bassement! Qu'avaient-ils besoin de battre mon fou pendant que nous étions aux prises avec les Turcs? Regardez-le: jamais on ne l'avait à ce point maltraité. Il a le visage meurtri, et il tire la jambe. Regardez-le, comme il a l'air triste, malgré ses grimaces!»

Il n'ajoute rien. Un silence se fait après ses paroles. L'Empereur est mécontent et sa colère n'est pas feinte.

Sur son ordre, on apporte à manger au bouffon. Comme d'habitude, on présente d'abord la viande au chien, qui est à sa place ordinaire, sous la table de son maître. Comme d'habitude Robert, se traînant jusqu'au chien, lui enlève un morceau de la gueule, mais c'est sans ardeur, et il le mange sans sa voracité coutumière; et il ne mange que trois morceaux, du bout des dents; et il abandonne tout le reste au chien sans le lui offrir lui-même, morceau par morceau, comme il faisait d'habitude. Il a beau se contraindre pour ne pas se trahir, il est trop faible, il souffre trop.

--«Oh!» s'écrie l'Empereur. «Il est plus malade qu'on ne croit. Maudits soient les lâches! Je les châtierai.»

L'Empereur est fort en colère. Près de lui, sa fille est toute contrite d'angoisse. Et tous les barons demeurent silencieux.

* * * * *

Quand les nappes furent ôtées et pliées, les barons, pour faire diversion, parlèrent entre eux du combat de la journée. Nobles et modestes, et sachant tous ce qu'ils valent, ils se contèrent sans forfanterie et sans honte leurs exploits et leurs faiblesses, leurs actions d'éclat et leurs instants de doute. Car ils sont tels, ces bons chevaliers: loyaux et probes en toute simplicité. Et naturellement, ils n'oublient pas de parler du grand vainqueur, de leur champion, de leur héros, de leur modèle: du Chevalier Blanc. Et ils ne rougissent pas d'avouer et de proclamer que le succès de la journée lui est dû en entier.

Aux récits qu'il entend, l'Empereur s'enorgueillit et se rasséréne. Lui-même, à son tour, il parle longuement de ce qu'il a vu des prouesses du Chevalier Blanc.

--«Quel homme singulier! Trois fois, il a défendu Rome de son propre chef. Trois fois, il nous a rendu ce pays qu'on voulait nous arracher. Trois fois, il nous a conquis un surcroît d'honneur et de gloire. Et jamais il ne veut se faire connaître. Pourquoi? Nul ne pourrait dire s'il est roi, empereur, comte ou duc. Mais je soupçonne qu'il est de haut rang, pour fuir ainsi notre gratitude. Car il n'est pas d'homme à ma connaissance, qui, après avoir fait tant en notre faveur, ne serait pas venu nous demander sa récompense. Si celui-ci n'est pas venu et ne vient pas, c'est qu'il est de si haut parage qu'il n'a cure d'aucune récompense humaine. Cepen-

dant, il me pèse beaucoup de le savoir blessé. Oh! s'il venait à nous, nous réparerions bien nos torts, pourvu qu'il daignât recevoir ce qu'il mérite. J'en prends ici l'engagement, Seigneurs: je lui ferais aussitôt épouser ma fille, qui est la chose au monde à quoi je tienne le plus; et je lui laisserais l'empire après moi. Ainsi je pense qu'il n'aurait pas à se plaindre de nous. Qu'il vienne seulement! et il sera votre seigneur, et il aura ma fille jolie.»

* * * * *

Alors,--mais oui, vous devinez,--la fille de l'Empereur se lève comme les autres fois, et elle indique le bouffon, et elle balbutie, et elle fait des signes à son père; et tous les assistants comprennent qu'elle veut dire que le minable bouffon et le merveilleux Chevalier Blanc ne sont qu'un seul et même personnage.

--«Vrai Dieu!» s'écrie l'Empereur. «Il faut que ces folies cessent.»

Puis, s'adressant aux gouvernantes:

--«Dames!» dit-il, «je vous le jure par l'âme de mon père, si vous n'arrivez pas à corriger ma fille et à la remettre dans le droit chemin, vous sentirez le poids de mon dépit!»

* * * * *

Nul n'avait à discuter les ordres de l'Empereur. Nul ne les discuta. Au milieu d'un silence pénible, les gouvernantes emmenèrent la Damoiselle éplorée.

--«Barons», dit l'Empereur, «nous allons entrer en conseil. J'ai besoin de votre avis.»

Le festin était achevé. Les barons convoqués suivirent l'Empereur à la chapelle. Le reste de l'assistance prit congé. Robert, lentement, douloureusement, regagna le chenil et se coucha sur son lit de paille.

Dans la chapelle, l'Empereur dit à ses barons:

--«Seigneurs, je veux que nous retrouvions le Chevalier Blanc. Nous ne pouvons plus différer. Il a droit à la plus belle récompense. J'ai promis de lui donner ma fille et ma couronne. Je veux le retrouver coûte que coûte. Qui de vous peut m'en suggérer le moyen?»

Un sénateur se leva et dit:

--«Sire, je pense que vous devriez promettre par serment officiel, par serment sur les saintes reliques, de lui accorder votre fille, s'il veut l'épouser, et votre couronne après vous, si vous voulez la lui accorder de surcroît, car je suis persuadé que vous ne pouvez pas vous donner de meilleur successeur. Ensuite, vous devriez annoncer partout que, dans trois jours par exemple, vous tiendrez une grande assemblée ouverte à tous les sujets de votre empire, où vous siégerez vous-même avec la princesse et vos premiers barons. Faites savoir que le Chevalier Blanc ait à y paraître, et qu'il recevra de vous votre fille à la face de tous, pourvu qu'il montre en preuve sa cuisse, sa plaie, et le fer de la lance qui le blessa. De cette façon, je crois que vous pourriez retrouver le Chevalier Blanc. Car est-il homme au monde, de si haute naissance qu'il fût, à qui l'on promettrait votre fille jolie, qui pourrait ne pas s'empresser de venir la chercher? Sire, il aura certainement une assez belle récompense, s'il reçoit la princesse en mariage.»

--«L'idée est excellente!» s'écria l'Empereur. «Qu'il vienne à l'assemblée, et il ne s'en retournera pas sans ma fille, s'il veut l'avoir.»

Il souriait de satisfaction. Il ne doutait pas du succès de ce stratagème. Sans perdre de temps, il résolut de passer à l'exécution. Et les crieurs mandés répandirent aussitôt la nouvelle, qui vola promptement par tout le pays.

CHAPITRE NEUVIÈME

Trois jours plus tard, au jour fixé, l'assemblée s'ouvrit, magnifique, pompeuse, digne de la promesse de l'Empereur et digne du héros qu'on voulait honorer. Barons, ducs, comtes, princes, grands vassaux en grand équipage, s'y pressaient, nombreux, chamarrés, accourus à l'appel de l'Empereur pour rendre plus brillant l'hommage dû au sauveur de Rome, s'il venait.

Mais le Pape avait voulu contribuer à l'éclat de la fête. Lui-même y assistait, et il y avait appelé tout le clergé, abbés, moines, tous et tous. Il y avait appelé spécialement le saint ermite de la forêt de Marabonde, celui-là--vous en souvient-il?--qui avait eu jadis la visite de Robert pénitent, ce saint ermite qui avait la réputation d'être écouté du ciel; et le Pape, par amitié pour l'Empereur, voulait que ce saint homme, intercédant auprès de Dieu, obtînt que le Chevalier Blanc parût à l'assemblée. Et l'ermite était assis auprès du Pape.

L'Empereur présidait sur un escabeau d'ivoire. A côté de lui, sa fille jolie, mélancolique, portait le diadème d'or. Dieu! qu'elle

était charmante, la fraîche et noble et candide princesse! Plus vermeille qu'une rose et plus gentille qu'une fleur de lis, qu'il la faisait bon regarder! Elle était vêtue d'un grand manteau de samit sombre, tout semé de fines gouttes d'or.

Dès l'ouverture, chacun espérait bien que le Chevalier Blanc viendrait. Tous pensaient qu'une si imposante assemblée ne pourrait pas ne pas attirer le héros que Rome voulait honorer de tous les honneurs imaginables. On lui préparait une réception sans exemple, une récompense sans pareille, une gloire sans seconde. Dès l'ouverture de l'assemblée, il ne fut, dans tous les groupes, question que du Chevalier Blanc. Et, maintes fois, quand un mouvement se produisait dans la foule, chacun se demandait:

--«Est-ce lui?»

Mais ce n'était jamais lui.

* * * * *

La journée peu à peu s'écoula. Le Chevalier Blanc ne paraissait pas. Jusqu'à none on l'attendit avec une impatience croissante. A none, il n'avait pas encore paru. Des craintes se levèrent bientôt de tous côtés.

--«N'en doutons plus», disait-on. «Nous l'avons offensé trop grièvement. Il ne viendra pas.»

Or, soudain, un mouvement plus fort se produisit dans la foule. Des cris montèrent. Un tumulte s'ensuivit. On se bousculait, on courait aux nouvelles. On entendit crier:

--«Il vient, il vient, le Chevalier Blanc!»

--«Où est-il?» demandait-on.

--«Il vient. Nous l'avons vu. Il vient à l'assemblée.»

L'Empereur souriait.

Tous cherchaient à apercevoir le Chevalier Blanc. Nul ne l'apercevait. Et le tumulte augmentait peu à peu.

* * * * *

En effet, il venait à l'assemblée, le Chevalier Blanc.

Il était entré dans la ville par la grand'porte, seul, sans escorte triomphale, sans suite orgueilleuse, absolument seul, comme il allait à la bataille. Tout armé de blanc sur son cheval blanc, sa lance blanche à la main, son blanc gonfanon flottant au vent jusqu'à l'arçon de la selle blanche, sa targe blanche au col pendante, il s'en venait, descendant à l'assemblée par les rues de la ville.

Il ne passa pas longtemps inaperçu. En moins de rien, toutes les portes, toutes les fenêtres, toutes les cours, toutes les rues s'emplirent de curieux enthousiastes. On l'acclama. Et, s'il n'avait pas d'escorte quand il franchit la grand'porte de la ville, il en eut une promptement, et dense, et joyeuse, et bruyante.

Enfants, dames, servantes, damoiselles, bourgeois, citadins, courtisans, vilains, noblesse et populace, hommes et femmes, grands et petits, riches et pauvres, tous allèrent à sa rencontre pour lui rendre hommage plus vite. Devant lui, on tendait des étoffes de soie, des tapis, des courtes-pointes; devant lui, tous s'inclinaient avec respect, en joignant les mains.

Bientôt, il fut en vue de la cour.

--«Il vient, il vient! Le voilà!»

Les rangs de l'assemblée frémirent. L'Empereur exultait. L'émotion de tous était au plus haut point. Ils n'auraient pas eu plus de ravissement, si tout à coup leur était apparu Notre Seigneur Jésus lui-même.

* * * * *

Le Chevalier Blanc s'était arrêté devant la tribune impériale.

Ensemble, respectueusement, tous les barons se dressèrent, et s'inclinèrent. Mais nul ne bougea de sa place. Le silence était parfait.

Deux barons coururent à l'étrier du Chevalier Blanc pour l'aider à descendre. Lui, avant de descendre, leur recommanda de le recevoir doucement, et de le soutenir, car il souffrait fort de la jambe.

Doucement, avec d'infinies précautions, les deux barons le reçurent. Descendu, le Chevalier Blanc s'appuya sur leur épaule. Il ne pouvait poser à terre que l'un de ses pieds.

Puis, il demanda qu'on lui délaçât son-heaume, qui brillait comme un miroir. Deux autres barons accoururent.

--«Débarrassez-m'en», leur dit-il, «car je n'ai personne à combattre, n'est-il pas vrai?»

Les barons obéirent, et la tête du Chevalier Blanc sortit du heaume, presque entièrement encapuchonnée d'une coiffe plus éblouissante que neige sur branche.

Alors, tourné vers la tribune, et d'une voix forte, qui sonnait clair, il prononça:

--«Juste Empereur, longtemps je me suis tenu loin de votre cour; longtemps, pour quoi que ce fût, je me suis gardé d'y paraître. Or, je suis celui qui vous a servi comme vous savez, et qui a selon vous mérité votre fille. Je vous la viens demander. Je ne puis malheureusement pas m'attarder ici. Faites donc vite conduire à l'église celle que j'ai conquise avec mes armes; je l'épouserai tout aussitôt.»

L'Empereur répondit:

--«Vous l'aurez. Mais auparavant nous voulons voir l'endroit où vous êtes blessé, la plaie, et le fer de la lance qui vous navra. Ce sera la preuve de ce que vous affirmez. Car, qui que vous soyez, et Breton ou Français, vous n'aurez pas ma fille avant de nous avoir montré publiquement les preuves que nous demandons.»

--«Sire», dit le Chevalier, «je ne demande non plus autre chose. Et si je ne puis vous montrer ces preuves, que je meure à l'instant!»

A l'instant, il se fait tenir pour ne pas tomber, met à nu sa cuisse, y découvre une plaie, l'ouvre des deux mains, non sans que son visage blêmisse, et, difficilement, il extrait de la blessure un fer de lance qu'il tend à l'Empereur. Mais aussitôt il blêmit davantage et s'appuie sur les barons qui le soutiennent, comme s'il allait mourir.

Ce spectacle poignant trouble les barons. La blessure du Chevalier est noire et hideuse. Des murmures s'élèvent dans

l'assemblée.

--«Il ne faut pas douter de celui-ci», dit-on. «Celui-ci, qui fut à la peine, doit être à l'honneur.»

C'est la pensée même de l'Empereur, qui ne doute pas. Voilà donc l'extraordinaire chevalier qui fit tant de mal aux Sarrasins! Et l'Empereur se réjouit de le voir, debout, en chair et en os, devant lui, comme il souhaitait.

* * * * *

Cependant, avant de rien conclure, l'Empereur appelle le chevalier qui blessa le Chevalier Blanc. L'autre s'approche. L'Empereur lui met dans la main le fer de lance qu'il vient de recevoir. C'est un fer bien taillé et fort tranchant.

--«Ami», dit l'Empereur, «regardez ce fer. Puis,--et prenez garde! ne mentez pas surtout, car vous jouez ici votre vie!--dites-nous si c'est le fer de votre lance, si c'est le fer de la lance que vous aviez quand vous blessâtes le Chevalier Blanc à la cuisse.»

Or, voici qui est grave: le chevalier a dans la main le fer de lance, et il hésite. Il hésite et ne répond rien.

Le Chevalier Blanc trouve que la réponse tarde trop.

--«Allons!» dit-il. «Vous l'avez vu et bien vu. Dites tôt si c'est le vôtre. Et soyez sans inquiétude: je vous déclare ici publiquement que je vous pardonne le mal que vous m'avez fait.»

Le chevalier s'incline, ému.

Il dit enfin:

--«Sire, ne doutez pas. De celui-ci, il ne faut pas douter. Celui-ci a sauvé votre peuple et défendu vos terres. Celui-ci vous a rendu votre empire. C'est bien mon fer qu'il vient d'extraire de sa cuisse; c'est bien le fer dont je le blessai. Sire, ce chevalier a droit à votre récompense.»

--«Il l'aura donc», dit l'Empereur. «Je lui donnerai ma fille jolie sans plus attendre, et, avant qu'il nous quitte, je lui mettrai la couronne au front.»

* * * * *

Sur ce, l'Empereur se lève, fait un pas en avant, et, s'adressant au Chevalier que soutiennent toujours les deux barons, il lui dit:

--«Cher beau Seigneur, qui allez devenir maître de Rome et de l'Empire, il me reste à savoir de vous le principal. Qui êtes-vous? Et comment vous appelle-t-on? Ne nous le cachez pas davantage. Je veux savoir d'où vous êtes et à qui nous devons notre salut.»

Et le Chevalier Blanc répond:

--«Sire, je ne suis pas un étranger dans ce pays. J'ignore l'art de servir un maître en le flattant, mais je vous ai servi longtemps, et de telle manière que j'ai fini par mériter votre amitié. Qui je suis? Je suis votre Sénéchal. Vous pensiez que je vous combattais, et j'ai réparé tous les dommages que Rome a subis. Sire, si vous fûtes parfois dur pour votre serviteur, je ne m'en suis jamais offensé.»

L'Empereur en croit mal ses oreilles.

--«Quoi!» dit-il, «le Sénéchal? Vous êtes mon Sénéchal?»

--«Je le suis, Sire.»

--«Dieu!» s'écrie l'Empereur. «Qui jamais entendit semblable merveille? Oh! je vois bien que Dieu me protège et me veut élever.»

Là-dessus, sans rien dire de plus, il court vers le Sénéchal, l'enlace étroitement de ses deux bras, et l'accole, et le baise de tout son cœur.

--«Dieu! comme je suis heureux!» s'écrie-t-il. «De quoi pourrais-je me plaindre, lorsque j'ai tout ce que je souhaitais, et même plus? Voilà un homme que nous regardions comme un ennemi, et il nous secourait chaque année, et il combattait nos ennemis avec nous! Et Dieu veut à présent que cet homme-là soit le seigneur de Rome! N'est-ce pas merveille? Souvent, on avait essayé de nous réconcilier. Mes barons insistèrent à maintes reprises auprès de moi. Mais toujours j'avais le cœur de refuser ma fille à celui qui ne demandait qu'elle. Maintenant, tout est conclu. J'en ai fait la promesse devant Dieu. Rome entière garantit à son sauveur que je tiendrai ma promesse. Et je la tiendrai avec joie. Cet homme aura tout, puisque Dieu le lui donne, tout, ma fille, empire et couronne.»

C'en est trop. Le Sénéchal, confus, se jette aux pieds de l'Empereur. Mais l'Empereur s'empresse de le relever.

--«Venez», dit-il, «que je vous mène à ma fille.»

Et toute l'assistance est bouleversée d'émotion.

CHAPITRE DIXIÈME

LA COURONNE DE ROBERT

Jusqu'à cet instant, les barons n'avaient eu d'yeux que pour regarder l'Empereur et le Sénéchal. Quand ils virent que l'Empereur menait vers sa fille le Sénéchal, ils regardèrent la princesse.

Immobile, mains jointes, elle semblait en oraison, non point en oraison de gratitude comme étaient la plupart des dames de l'assemblée, mais en prière douloureuse. Et elle pleurait silencieusement.

--«Damoiselle», lui dirent les comtes ses voisins, «pourquoi pleurez-vous donc? N'avez-vous pas honte? Vous n'êtes pas raisonnable. Vous devriez être bien heureuse qu'un chevalier d'un si grand mérite daignât vous offrir son amour et vous demander. Et vous devriez plutôt remercier Dieu, au lieu de pleurer comme vous faites.»

* * * * *

L'Empereur donc menait le Sénéchal à sa fille. Toute l'assemblée, longtemps contenue par l'émotion, manifestait en grand tumulte d'enthousiasme sa joie de voir enfin le sauveur de Rome reconnu et récompensé. De toutes parts, on criait, on se bousculait, on acclamait. Et le bruit y fut bientôt tel qu'on n'eût pas entendu un coup de tonnerre.

Or l'Empereur dit à sa fille:

--«Ma fille, soyez contente: je vous amène votre mari. Je mets sa main dans votre main, et je vous donne à lui. Recevez-le de cœur satisfait. C'est le Sénéchal de mon Empire, celui-là même

qui m'avait déclaré la guerre pour vous avoir. C'est le bon chevalier, le vaillant, le hardi, le fort, le preux, le Chevalier Blanc à qui nous devons la vie. Il nous a secourus, il nous a sauvés, il a vaincu les Turcs. Recevez-le gentiment. Allons, n'attendez pas, et ne pleurez plus. Sachez, ma fille, que Dieu veut faire éclater sa grâce, et que ce chevalier est celui qui fut dans la bataille le preux des preux.»

Mais, soudain:

--«Sachez, mon père, qu'il ne le fut jamais.»

--«Quoi donc!» s'écria l'Empereur. «Qu'ai-je entendu? Est-ce vous, ma fille, qui avez parlé?»

L'Empereur est stupéfait. Tous les barons se sont dressés. Un long brouhaha roule à travers la foule.

--«La fille de l'Empereur a parlé! La fille de l'Empereur a parlé!»

--«Miracle! Miracle!»

Mais la princesse dit à l'Empereur:

--«Mon cher doux père, si je fus muette jusqu'à ce jour, jusqu'à cette heure où vous vouliez que je prisse le Sénéchal, et si je ne le suis plus tout à coup, c'est que Dieu ne veut pas ce que vous vouliez. Le Sénéchal n'a pas reçu sa blessure en revenant de la bataille. Quoi qu'il vous conte, c'est tout mensonge. Je le prouverai. Celui qui a vaincu les Turcs et qui a payé son dévouement d'une blessure griève, je le connais, il n'est pas loin d'ici. En sa faveur, Dieu fit ce miracle de me donner la parole, pour témoigner contre le Sénéchal et sa fourbe.»

Elle a parlé, l'admirable jeune fille, avec une assurance et une foi persuasives. Mais quoi qu'elle eût dit, son père était trop heureux du miracle pour ne pas la croire immédiatement.

A la vérité, jamais vous ne vîtes homme plus heureux que le bon Empereur. Sans s'occuper du Sénéchal, il prend sa fille dans ses bras et la baise plus de cent fois. Pour l'instant, il n'a pas d'autre souci.

Autour d'eux, la joie est générale; elle monte en clameurs d'allégresse vers la tribune. Barons, ducs, comtes, princes, abbés, moines, archevêques, clercs et laïcs, hommes et femmes, grands et petits, seigneurs et vilains, se pressent à qui mieux mieux vers la tribune.

Chacun veut voir le miracle, et regarder de près la Damoiselle et l'entendre parler.

* * * * *

Cependant, l'Empereur, tenant toujours sa fille embrassée, se remettait peu à peu de son ravissement.

--«Ma fille», dit-il enfin, «je suis bien aise de vous entendre parler. Mais il faut que nous retrouvions le vrai Chevalier Blanc, puisque le Sénéchal nous a trompés si laidement. Par vous, le faux chevalier fut démasqué. Le vrai doit être couronné par vous.»

--«Mon père», dit la princesse, «je vous le ferai tôt couronner. Il est à Rome depuis dix ans. Vous ne savez pas son nom, et vous ne savez rien de lui, parce que vous n'avez jamais rien voulu savoir de lui. Mais à cette heure tout doit se dévoiler. Dieu le veut. Dieu veut par moi lui donner cet honneur, et il veut me donner

cette gloire. Sachez donc de toute certitude, mon père, et n'en doutez plus, que le sauveur de Rome gît sous l'escalier de la chapelle. C'est celui que vous appelez le fol, qui mange avec le chien. Sachez qu'il n'est pas fou du tout, qu'il est plein de bon sens, et qu'il est chevalier parfait. Vous l'avez vu sur le champ de bataille. Moi, je vous dis qu'il est plus qu'il ne paraît, je vous dis qu'il est de haute naissance, et qu'il se cache à la cour, jouant le bouffon pour un motif que j'ignore. Vous m'avez déjà par trois fois outragée et honnie, mon père, parce que je vous annonçais par mes signes de muette que votre bouffon était digne des plus grands honneurs. Vous n'avez jamais voulu me croire. Qui plus est, vous m'appeliez folle aussi, et vous me chassiez de votre table, devant tous vos barons, à ma honte. Mon père, Dieu veut maintenant témoigner que je n'étais pas folle, et que j'avais raison contre tous, quand j'honorais le malheureux qui gît blessé sous l'escalier de la chapelle.»

Et, brusquement, changeant de ton, elle cria:

--«Où est donc le Sénéchal? Je ne l'entends pas. Est-il devenu muet?»

Mais le Sénéchal n'avait pas attendu qu'on l'appelât. Des gens avouèrent qu'il s'était échappé, sans se faire aider par personne.

--«Le faux larron!» s'écrièrent les comtes.

--«Pourquoi l'a-t-on laissé fuir?» demanda l'Empereur.

On avait déjà la preuve ainsi que la Damoiselle disait la vérité. Mais quelle stupeur dans la foule, quand on apprit que la Damoiselle pût dire aussi certainement la vérité, en désignant le bouffon à l'admiration et à la reconnaissance de tous!

* * * * *

La première surprise apaisée, la fille de l'Empereur demanda qu'on fit silence.

--«Seigneurs», dit-elle, «ce n'est pas tout. J'ai annoncé que je prouverais ce que je prétends. Je le prouverai. Mais, d'abord, laissez-moi dénoncer devant vous le chevalier qui reconnut pour sien le fer de lance que le Sénéchal vous montra. Celui-là vous a menti par la bouche. Et moi, je vais aller vous chercher le véritable fer, car je sais où le Chevalier Blanc le cacha. Il suffit. Sans plus tarder, je vais et vous le rapporte.»

Et la voilà qui s'en va, légère, prompte, vive, charmante. Elle s'est débarrassée de son manteau. En taille, simplement, elle fend la foule. Elle court au jardin, s'agenouille sur l'herbe près de la fontaine, trouve le fer, s'en empare, revient à la tribune, vive, prompte, charmante, et tend le fer à l'Empereur avec un sourire de triomphe.

L'Empereur appelle de nouveau le chevalier qui a menti. Le chevalier s'approche, reçoit en tremblant le fer que la Damoiselle a rapporté, le regarde à peine et se jette aussitôt aux pieds de l'Empereur.

--«Sire», dit-il, «ce fer vient de Pavie. Je l'avais acheté et fait tailler selon mon désir. Il n'y en a pas de meilleur jusqu'à Césarée. Je l'ai gardé pendant plus de sept ans, et c'est avec lui que j'ai frappé l'homme dont nous déplorons tous la blessure.»

--«Mais, chevalier,» objecte l'Empereur, «pourquoi nous avez-vous menti tout à l'heure, si vous dites maintenant la vérité?»

--«Sire», répond le chevalier penaud, «je vous l'avouerai sans détour. Quand le Sénéchal était devant vous, je crus comprendre qu'il avait déjà conquis votre cœur, et je voyais bien que toute l'assemblée voulait lui rendre hommage. Je réfléchis que, malgré mon désaveu, le mariage ne serait pas différé, et que je m'attirerais la haine de tous si je disais que son fer n'était pas le mien. Voilà, Sire, pourquoi je vous ai menti. Et je vous prie de me pardonner, vous assurant que jamais à l'avenir je ne mériterai de vous aucun reproche.»

Et, comme la princesse gentiment prie aussi son père de pardonner, l'Empereur acquitte le chevalier pour l'amour de sa fille, et parce qu'il a hâte de voir le vrai sauveur de Rome.

* * * * *

Restait la suprême épreuve.

L'Empereur choisit dix de ses meilleurs barons.

--«Barons», leur commanda-t-il, «allez de ce pas à la chapelle. Sous les degrés, vous trouverez le Chevalier Blanc. Amenez-le nous. Nous verrons ce qu'il nous dira.»

Les barons s'inclinèrent.

Sous la voûte, ils trouvèrent le bouffon, couché sur la paille, gémissant, le visage décoloré.

--«Levez-vous, Seigneur,» dirent-ils.

Robert ne protesta point. Non sans peine il essaya de se soulever. Il était maigre, hâve, pitoyable. Il se traîna hors de la voûte. Là, les barons émus le prirent sous les aisselles pour le mettre debout. Une plainte sourde lui échappa: il souffrait tellement de sa

blessure qu'il ne put retenir cette plainte, lui, le chevalier si terrible. Mais les barons l'emportèrent avec d'infinies précautions. Il se laissait faire, ne sachant ce qu'on lui voulait.

Quand il arriva devant l'Empereur, toute l'assistance se dressa, respectueusement. Et, avant tout le monde, la Damoiselle s'était dressée, pour saluer le malheureux héros.

Alors il s'effraya: on l'installait sur un fauteuil d'or massif. Il soupçonna qu'il était découvert. Au reste, il ne pouvait plus avoir de doute. De quelque côté qu'il tournât ses regards, il ne voyait que des yeux pleins de larmes et des visages angoissés.

Et alors l'Empereur lui dit:

--«Mon frère, mon ami, qui êtes-vous? Et quel est votre nom? Ne me le cachez pas. Nous vous connaissons bien maintenant, et nous savons tout de vous, sauf votre nom et votre origine. Je vous prie de par Dieu de ne plus en faire mystère. Et contez-nous votre histoire.»

* * * * *

A l'Empereur, tout homme doit obéissance. Mais Robert ne répond rien. Des larmes lui viennent aux yeux. Du fond du cœur il soupire. Il comprend que toute la ville le connaît enfin pour ce qu'il est, et qu'il est trahi.

Il ne répond rien.

* * * * *

Alors la Damoiselle se tourne vers lui.

--«Chevalier», dit-elle, «jusqu'à ce jour j'étais muette. Par amour de vous, très charitablement, Dieu m'a fait don de la parole, aujourd'hui, car il voulait que votre gloire fût proclamée. Je vous en conjure donc, au nom du Roi céleste, contez-nous votre histoire, et dites-nous quel est votre nom, et d'où vous veniez quand vous vous arrêtâtes à la cour de mon père.»

A ces mots, Robert redouble de larmes. Il a le cœur débordant de compassion. Mentalement, il remercie Dieu d'avoir fait don de la parole à la si bonne petite princesse.

Mais il ne répond rien.

--«Seigneur!» dit la princesse en s'adressant au Pape, «pour l'amour de Dieu, créateur de ce monde, faites qu'il vous réponde, à vous, puisqu'il ne veut pas nous répondre, à nous qui n'avons pas encore obtenu son pardon.»

* * * * *

Alors le Pape dit à Robert:

--«Mon frère, ne nous gardez pas rancune. Je vous en conjure, au nom du Roi de gloire, contez-nous qui vous êtes.»

Mais Robert ne répond rien au Pape.

Le Pape perd contenance. Toutefois, subitement, il se rappelle qu'il avait mandé par bonheur à l'assemblée l'ermite de la forêt de Marabonde, le saint ermite qui a la réputation d'être écouté du ciel et souvent exaucé. Et il demande à l'ermite d'intervenir.

Alors l'ermite dit à Robert:

--«Ami, de par Dieu, je vous prie de nous dire qui vous êtes, pour peu que vous désiriez recevoir ma bénédiction.»

* * * * *

Or,--vous en souvient-il?--c'était ce saint ermite qui avait imposé à Robert sa triple pénitence, et c'était lui seul qui pouvait lever l'interdiction qui pesait sur Robert depuis dix ans.

Robert avait reconnu l'ermite. Il lui répondit donc:

--«Seigneur, vous m'ordonnez de parler, je parlerai, sans vous celer rien. Je vous dois la vérité, je vais vous la dire toute. Je suis né en Normandie. Celui qui en était duc fut mon père, et la duchesse fut ma mère. Le comte de Poitiers est mon aïeul, je peux le déclarer hautement. Mais je suis né, malheureux, voué au Méchant par l'imprudence de ma mère. Dans ma jeunesse, j'ai commis maintes actions infâmes et plus d'un crime, dont j'ai fait ici pénitence pendant dix ans, selon ce que vous-même, Seigneur, m'aviez enjoint. A présent, vous savez tout de moi. Il suffit que j'ajoute mon nom: je m'appelle Robert.

* * * * *

Or, écoutez bien.

A l'assemblée ouverte par l'Empereur pour couronner le sauveur de Rome, il y avait entre autres quatre seigneurs, assez vieux, qui semblaient étrangers. C'étaient quatre seigneurs normands qui, depuis longtemps déjà, cherchaient en tous lieux Robert, fils de leur duc.

Sitôt qu'ils eurent entendu Robert se nommer, ils écartèrent la foule, se glissèrent jusqu'au premier rang, et tombèrent à genoux

devant Robert retrouvé.

--«Pitié, Seigneur!» s'écrièrent-ils.

Et le plus âgé lui dit:

--«Seigneur, tous vos gens vous crient: Pitié! Vos gens sont attaqués de toutes parts, et perdus si vous ne les secourez. Ne tardez pas davantage, par pitié, ni pour ami ni pour amie. Courez à leur aide. Il y a de vos parents qui ravagent vos terres et harcèlent vos gens. Car, si vous l'ignoriez, le duc votre père est mort; la duchesse votre mère est morte aussi; et mort aussi le comte votre aïeul, qui aimait tant les siens. Tout le fief vous est dévolu. Nul n'y a droit, hors vous. Cependant, vos parents vous en veulent frustrer, et déjà ils s'emparent de tout ce qu'ils peuvent prendre de force. Ne vous laissez pas dépouiller, Seigneur. Vous n'avez déjà que trop attendu.»

Et les quatre barons normands pleurent aux pieds de Robert.

* * * * *

Qui fut surpris de ces dernières nouvelles? Il faut bien le dire: ce fut l'Empereur. Quoi! Le bouffon muet n'était pas muet, le fou n'était pas fou, et le misérable qui disputait sa nourriture aux chiens était le fils du duc de Normandie et l'héritier d'un beau duché? Cela suffisait à déconcerter quiconque, et le bon Empereur aussi.

Tous les regards étaient tournés vers l'Empereur. On attendait avec impatience le dénouement de cette merveilleuse histoire.

L'Empereur dit:

--«Ami Robert, si le duc votre père est mort, quels que fussent ses mérites, ne vous en chagrinez pas outre mesure: je vous serai dorénavant un bon père. Je vous donnerai ma fille et ma couronne, et vous serez mon fils, et vous commanderez, ordonnerez, gouvernerez, jugerez et régnerez dans mon Empire avant moi-même.»

--«Sire!» répliquèrent les quatre barons normands, «il agirait mal, si, pour prendre votre fille, il laissait son peuple sans défense, et son duché à la merci de ceux qui le dévastent.»

Alors tous les regards se fixèrent sur Robert qui allait décider.

* * * * *

Robert dit aux barons normands:

--«Seigneurs, écoutez. Pour Dieu, soyez en paix. Retournez dans votre pays. Je ne vous suivrai ni là ni ailleurs. J'ai trop à faire de me défendre et de me garder de toute surprise. Vous savez assez quel je fus jadis. Je ne retournerai pas à la tentation. Cherchez dans ma famille un homme qui me puisse remplacer: il n'en manque ni de braves ni de sages. Celui-là sera votre duc. Je ne m'oppose à rien de ce qu'il fera. Allez. Je n'irai pas en Normandie avec vous.»

--«Bel ami,» s'écria l'Empereur joyeusement, «le don que je vous promettais, acceptez-le. Il est à votre taille, et vous agirez bien.»

Sans délai, Robert répond:

--«Ah! Sire, loin de moi! loin de moi! Jamais, s'il plaît à Dieu, fils de Marie, je n'exposerai de nouveau dans le siècle ma pauvre

âme que j'ai péniblement sauvée. Toutes vos possessions, je vous les abandonne, et votre fille. S'il plaît à Dieu, ce n'est pas moi qui tiendrai dans mes bras la gracieuse damoiselle. Tant que mon âme dans mon corps vivra, je n'aurai soin d'aucun plaisir. Si vous me voulez accorder quelque chose, je demande à me retirer dans la forêt avec le saint ermite qui me sauva. Avec lui je servirai le divin Martyr. J'en appelle à votre charité: faites-moi seulement transporter à l'ermitage, car je suis trop faible pour m'y rendre à pied. Là je mortifierai ma pauvre chair, là je panserai ma blessure. Telle est ma décision irrévocable. Vous savez tout. Je veux m'en aller à l'ermitage, je ne veux plus rester ici, et ce n'est point par mépris pour vous, Sire, qui me fûtes si bon, ni pour cette ville; mais, si l'on m'offrait même le monde entier, grand comme il est, avec ses peuples et ses richesses, je n'en resterais pas davantage un jour de plus dans le siècle. Sire! par grâce, faites-moi seulement emporter d'ici. Je souffre beaucoup de ma blessure. Je veux me retirer à l'ermitage.»

Toute l'assistance était consternée.

--«Ne le retenez point, Sire Empereur», dit alors le saint ermite. «A Jésus-Christ il s'est donné. Laissez-le suivre sa voie.»

--«Je n'insiste plus», répondit l'Empereur. «Je ferai ce qu'il désire.»

* * * * *

Qu'ajouterai-je, grands et petits qui m'écoutez?

Sur l'ordre de l'Empereur, on construisit une litière somptueuse. Et, Robert y ayant été placé, un long cortège d'enfants, de dames, de damoiselles, d'hommes, de seigneurs et de vilains, de

riches et de pauvres, un long cortège, conduit par l'Empereur et sa cour, accompagna la litière de Robert jusqu'à une grande lieue de Rome. Au moment de la séparation, tous les yeux étaient pleins de larmes.

* * * * *

Dans la forêt de Marabonde, auprès du saint ermite, Robert peu à peu guérit et se rétablit. Il menait la vie de prières et d'abstinence de son compagnon.

* * * * *

Le saint ermite, qui était fort vieux, vint à mourir. Robert l'enterra dans la petite chapelle de l'ermitage, puis mena seul la vie qu'ils avaient menée ensemble jusqu'alors.

* * * * *

Robert survécut de nombreuses années à son compagnon. Il servait Dieu de tout son cœur, loin du siècle. On conte que pour lui Dieu fit maints miracles, et que tous ceux qui allaient l'implorer le tenaient un saint. Mais cela aussi serait une autre histoire.

* * * * *

Quand il mourut dans son ermitage, les Romains allèrent en magnifique procession chercher son corps. On l'enterra dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, à main droite quand on y entre. C'est là que fut son tombeau. Et le corps y serait encore, si n'avait pas eu lieu par la suite ce que je vais vous dire pour terminer.

Un jour qu'il y avait à Rome un extraordinaire concours de gens de tous pays célébrant la fin de quelque horrible guerre, un riche personnage du Puy-en-Velay se fit conter la vie de Robert le

Diable. Il en fut si touché, qu'il ravit à la tombe de Saint-Jean-de-Latran tout ce qu'il y trouva d'ossements et de cendre. Il les emporta. Près du Puy, au bord de la rivière, il fit construire une abbaye. L'abbaye devint célèbre, et elle le fut longtemps sous le nom de Saint Robert.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

I.--Robert le Diable 13

II.--Le pèlerin de Rome 39

III.--Le chevalier pénitent 55

IV.--Un singulier bouffon 75

V.--Le fou et la folle 101

VI.--Le mystérieux chevalier 115

VII.--La chasse au vainqueur 133

VIII.--Le bienfaiteur introuvable 159

IX.--Le chevalier blanc 171

X.--La couronne de Robert 187

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 15 AVRIL 1925 PAR F. PAILLART, A ABBEVILLE (FRANCE)

BIBLIOTHÈQUE DU HÉRISSON

ANTHOLOGIE des Écrivains Morts à la Guerre (1914-1918)

publiée par l'Association des Écrivains Combattants sous la direction de THIERRY SANDRE

Ouvrage complet en quatre volumes de 800 p. chacun, format 15×21

Exemplaires ordinaires 100 fr. les 4 volumes Exemplaires sur Madagascar (nos I à XXV) 1120 fr. -- Exemplaires sur Lafuma pur fil (nos 1 à 250) 335 fr. --

ŒUVRES DE THIERRY SANDRE

(volumes in-8 couronne 12×19)

LE PURGATOIRE, prix Goncourt 1924 20e mille MIENNE, roman 15e mille MOUSSELINE, roman 20e mille

TRADUCTIONS

LE CHAPITRE TREIZE, d'ATHÉNÉE, prix Goncourt 1924 (12e mille). _LE LIVRE DES BAISERS_, de JEAN SECOND. _LES AMOURS DE FAUSTINE_, de JOACHIM DU BELLAY. _LA TOUCHANTE AVENTURE DE HÉRO ET LÉANDRE_, de MUSÉE. _LES ÉPIGRAMMES D'AMOUR_, de RUFIN.

Exemplaires sur Alfa français 7.50 -- -- Arches ou pur fil 22-- Exemplaires sur Hollande 33-- -- -- Madagascar 55--

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/65684. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.